

PROLOGUE

Au moment d'écrire sur le livre de l'Évangile rédigé par saint Luc, où il expose avec une certaine plénitude de détails les actions du Seigneur, il y a lieu, semble-t-il, d'en expliquer d'abord le genre : il est historique. Sans doute les divines Écritures s'affranchissent des lois du savoir humain, plus fardé des recherches du langage qu'appuyé sur la réalité des choses; pourtant, si l'on cherche en ces Écritures divines cela même que d'aucuns jugent admirable, on le trouvera.

Il est trois choses que les philosophes de ce monde ont jugé particulièrement éminentes : je veux dire que la sagesse est de trois sortes : ou naturelle, ou morale, ou rationnelle. Toutes trois, nous avons déjà pu les découvrir dans l'Ancien Testament. Quel sens, en effet, peuvent avoir les trois puits, celui de la Vision (Gen 16,14), celui de l'Abondance (Ib., 26,33), et celui du Serment (Ib., 21,32), sinon que ce triple don exista chez les patriarches ?

La rationnelle, c'est le puits de la Vision : car le raisonnement aiguise le regard de l'intelligence et purifie la vue de l'âme. Le puits de l'Abondance, c'est l'éthique : car c'est après la retraite des Allophyles, image et figure des vices de la chair, qu'Isaac rencontre l'eau vive de l'âme; les bonnes mœurs sont une source pure et la bonté envers les hommes fait des largesses à autrui en se mettant à l'étroit. Le troisième puits, celui du Serment, c'est la sagesse naturelle : elle comprend ce qui est au-dessus de la nature ou dans la nature; car affirmer et jurer en prenant Dieu à témoin, c'est atteindre au divin même, en invoquant le Maître de la nature comme témoin de la bonne foi.

Et les trois livres de Salomon, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques, ne nous montrent-ils pas que Salomon le saint était versé dans cette triple sagesse ? Il a écrit sur la rationnelle et l'éthique dans les Proverbes; sur la naturelle dans l'Ecclésiaste, car «vanité de vanités, et tout est vanité» (Ec 1,2) dans ce qui est au monde, car «la création est asservie à la vanité» (Rom 8,20); quant à la morale et à la rationnelle, elles sont au Cantique des Cantiques : car, lorsque l'amour du Verbe céleste se répand dans notre cœur et que l'âme sainte entre pour ainsi dire en société avec le spirituel, d'admirables mystères se dévoilent.

De même les évangélistes. Quelle sagesse, pensez-vous, leur a fait défaut ? Les uns et les autres en possèdent les divers genres, et chacun a pourtant son genre distinct où il excelle. Il y a vraiment de la sagesse naturelle dans le livre intitulé : Évangile selon saint Jean; car personne, je ne crains pas de le dire, n'a vu avec une sagesse plus sublime la majesté de Dieu, ne nous l'a révélée en termes mieux appropriés. Il s'est élevé au-dessus des nuées, au-dessus des puissances célestes, au-dessus des anges pour découvrir le Verbe qui était au commencement et voir le Verbe qui est en Dieu. – Est-il un moraliste qui plus que saint Matthieu détaille les activités de l'homme et nous donne des règles de vie ? – Quoi de plus rationnel, quel rapprochement plus admirable que celui choisi par saint Marc pour son début : «Voici que j'envoie mon ange» (1,2) et «une voix crie dans le désert» (1,3) : il excite du coup notre étonnement et nous apprend que l'homme doit se faire agréer par l'humilité, l'abstinence et la fidélité, à l'exemple de saint Jean-Baptiste qui s'est élevé à l'immortalité par ces degrés : son vêtement, sa nourriture, son message.

Pour saint Luc, il s'en est tenu à un genre plutôt historique et nous a révélé en plus grand nombre les merveilles accomplies par le Seigneur. Et cependant les ressources de toute sagesse sont renfermées dans le récit de cet évangile. Est-il pour la sagesse naturelle objet plus relevé que la révélation du rôle créateur de l'Esprit saint dans l'Incarnation même du Seigneur ? Voilà une leçon de naturelle : la création par l'Esprit; aussi David, enseignant de son côté la sagesse naturelle, a-t-il dit : «Envoie ton Esprit, et ils seront créés» (Ps 103,30) ? Le même livre apprend la morale, puisque dans les Béatitudes il m'enseigne comment me conduire, comment je dois aimer mon ennemi, ne pas riposter ni rendre coup pour coup à qui me frappe, être bienfaisant, prêter sans espoir de recouvrement mais non sans profit ni récompense : car la récompense vient plus volontiers à qui ne l'attend pas ? Il a même enseigné la rationnelle, puisque j'y lis que la fidélité

dans les petites choses garantit la fidélité dans les grandes (16,10) ? Pour en revenir à la naturelle, il enseigne encore que les puissances célestes seront ébranlées (21,26), que le soleil a pour Maître le Fils unique de Dieu, pendant la Passion duquel les ténèbres survinrent en plein jour, la terre fut dans l'obscurité, le soleil s'éclipsa.

Ainsi toute la suprématie revendiquée à tort par la prudence du monde est en réalité l'apanage de la sagesse spirituelle : étant donné surtout ? osons nous permettre cette hardiesse ? que notre foi même, que le mystère même de la Trinité ne peut subsister sans cette triple sagesse. Il nous faut croire, avec la naturelle, au Père qui nous a engendré un Rédempteur, avec la morale que le Fils a, en tant qu'homme, obéi à son Père jusqu'à la mort, nous rachetant ainsi, et avec la rationnelle que l'Esprit a déposé au coeur des hommes l'art d'honorer Dieu et de diriger leur vie.

Et que nul ne pense que nous établissons une différence de puissance ou d'activité : le reproche pourrait aussi bien atteindre saint Paul. Car il n'a pas davantage établi de différence quand il a dit : «Il y a partage de grâces, mais un même Esprit; il y a partage d'emplois, mais un même Seigneur; il y a partage d'activités, mais c'est un même Dieu qui accomplit toutes choses en tous» (I Cor 12,4-6). Or le Fils accomplit toutes choses et en tous, car vous lisez ailleurs que «le Christ est tout en tous» (Col 3,11). L'Esprit saint Lui aussi les accomplit, car «tout s'accomplit par un seul et même Esprit, qui taille la part de chacun à son gré» (I Cor 12,11). Il n'y a donc aucune différence d'activité, aucune séparation, du moment que, soit dans le Père, soit dans le Fils, soit dans l'Esprit saint, réside une plénitude de puissance qui ne le cède à nulle autre.

Soyons donc attentifs à ces considérations durant notre lecture : elles se dégageront plus clairement au cours même du texte, car «qui cherche trouve, et qui frappe se voit ouvrir» (Mt 7,8). L'attention force la porte de la vérité. Ainsi donc obéissons aux préceptes du ciel; car ce n'est pas en vain qu'il fut dit à l'homme, à l'exclusion de tout animal : «A la sueur de ton front tu mangeras ton pain» (Gen 3,19). Pour les autres animaux, naturellement dépourvus de raison, Dieu a ordonné à la terre d'assurer leur pâture; pour l'homme seul et afin qu'il exerce la raison dont il est doué, le travail devient la loi de la vie. Puisqu'il ne se contente pas de la pâture des autres animaux, puisqu'il ne lui suffit pas des espèces fruitières, nourriture commune assurée à tous, mais qu'il recherche les mets délicats et variés, fait venir ses délices des pays d'outre-mer, glane ses délices dans les flots, il ne doit pas refuser, demandant sa vie au travail, d'endurer un moment de travail pour la vie éternelle. Celui donc qui vient prendre part aux luttes de ces saintes recherches, qui dépose les soucis de la vie présente exposée à l'erreur et, dépouillé de tout mal, champion du bien, les membres de l'âme imprégnés de l'huile de l'Esprit, se mêle aux luttes pour la vérité, méritera sans aucun doute la récompense sans fin des saintes couronnes. Car «le bon travail porte d'illustres fruits» (Sag 3,15) et plus nombreux sont les combats, plus riche est la couronne des vertus.

Mais revenons à notre sujet. C'est sous forme d'histoire, disions-nous, que ce livre de l'Évangile a été rédigé. Aussi bien voyons-nous que, comparé aux autres, il met ses soins à rapporter des faits plutôt qu'à formuler des préceptes. Même, à la manière d'une histoire, c'est par un récit qu'il débute : «Il y avait, dit-il, aux jours où Hérode régnait en Judée, un prêtre nommé Zacharie», et il poursuit jusqu'au bout cet épisode. C'est même la raison pour laquelle ceux qui veulent reconnaître dans les quatre figures d'animaux que révèle l'Apocalypse l'emblème des quatre livres de l'Évangile tiennent que celui-ci est représenté sous les traits du taureau. Le taureau est la victime sacerdotale (cf. Lev 4,3) : il y a donc relation entre le taureau et cet évangile qui, débutant par les prêtres, s'achève par le taureau chargé des péchés de tous et immolé pour la vie du monde entier. C'est Lui le taureau sacerdotal. Il est à la fois le taureau et le prêtre : le prêtre, parce qu'Il intercède pour nous – car «nous avons un avocat», et c'est Lui, «auprès du Père» (I Jn 2,1) – le taureau, car son sang nous a purifiés et rachetés. Et voici une heureuse rencontre : l'évangile selon saint Matthieu, avons-nous dit, est moral : et il a été tenu compte de cette opinion, puisque la moralité se dit proprement de l'homme.

Beaucoup cependant pensent que c'est notre Seigneur qui, dans les quatre évangiles, est figuré par les symboles des quatre animaux. C'est Lui l'homme, Lui le lion, Lui le taureau, Lui l'aigle : l'homme, puisqu'il est né de Marie; le lion, parce qu'il est fort; le taureau, parce qu'il est victime; l'aigle, parce qu'Il est résurrection. Or les traits des animaux sont dessinés dans chaque

SUR L'EVANGILE SELON SAINT LUC

livre de telle sorte que le contenu de chacun s'accorde avec leur nature, leur puissance, leur prérogative ou leur caractère merveilleux. Sans doute tout cela se rencontre dans tous ces livres; et pourtant dans chacun d'eux il y a comme une plénitude de telle ou telle caractéristique. L'un a raconté plus au long l'origine humaine (du Christ) et formé la moralité de l'homme par des préceptes plus abondants; un autre commence par exprimer la puissance divine de ce Roi fils de roi, force de force, vérité de vérité, dont les ressources vitales ont défié la mort; le troisième prélude par un sacrifice sacerdotal et s'étend plus abondamment sur l'immolation même du taureau; le quatrième a détaillé plus que les autres les prodiges de la résurrection divine.

«Tous ne sont donc qu'un, et Il est unique en tous», comme on vient de le lire (Col 3,11 ou Éph 4,6); Il ne varie pas de l'un à l'autre, mais Il est vrai chez tous.
Mais abordons enfin le texte même de l'Évangile.



LIVRE PREMIER

I

Luc 1,1-4 . Préambule

«Comme beaucoup ont entrepris de Luc de composer une relation des événements.» Bien des choses chez nous ont les mêmes origines et les mêmes causes que chez les anciens Juifs : des épisodes semblables s'y déroulent du même pas, avec même issue; les événements se correspondent du commencement à la fin. Il s'est, en effet, rencontré dans ce peuple bien des prophètes animés de l'Esprit de Dieu; d'autres, par contre, prétendaient prophétiser et trahissaient leurs engagements par leurs mensonges : c'étaient de faux prophètes et non des prophètes : tel Ananie, fils d'Azot (Jér 28,1). Or ce peuple avait le don de discerner les esprits : ainsi savait-il ceux qu'il devait mettre au nombre des prophètes et ceux que, tel un changeur expert, il devait rejeter comme faits d'un métal grossier, terne, n'ayant pas le brillant et l'éclat de la lumière véritable. Ainsi, de nos jours, dans la Nouvelle Alliance, beaucoup ont entrepris d'écrire des évangiles que les changeurs expérimentés n'ont pas approuvés : un seul entre tous, rédigé en quatre livres, leur a paru digne d'être retenu.

On cite un autre évangile, que l'on dit écrit par les Douze. Basilide aussi n'a pas craint d'en écrire un qu'on appelle évangile selon Basilide. On parle d'un autre encore, intitulé évangile selon Thomas. J'en connais un autre attribué à Mathias. ¹ Nous en avons lu quelques-uns, pour qu'on ne les lise pas; nous les avons lus pour ne pas les ignorer; nous les avons lus non pour les retenir, mais pour les rejeter et afin de savoir de quoi s'exalte le coeur de ces fanfarons.

Cependant l'Église, avec les quatre livres évangéliques qu'elle possède, remplit l'univers de ses évangélistes; avec tous leurs livres, les hérésies n'en ont pas un. «Beaucoup», en effet, «ont entrepris», mais la grâce de Dieu leur manquait. Plusieurs encore ont recueilli en une compilation ce qui dans les quatre évangiles leur a paru conforme à leurs doctrines empoisonnées. Ainsi l'Église n'a qu'un seul Évangile et enseigne un seul Dieu; tandis que ceux qui distinguent un Dieu de l'Ancien Testament et un Dieu du Nouveau ² ont établi à l'aide de multiples évangiles non pas un Dieu, mais plusieurs.

«Comme beaucoup ont entrepris.» Ont entrepris, évidemment, ceux qui n'ont pu achever. Beaucoup donc ont commencé, mais non achevé : saint Luc nous en fournit à son tour un témoignage explicite, quand il nous dit que beaucoup ont entrepris. Celui qui a entrepris de composer l'a entrepris par un effort personnel, et n'a pas abouti. Il n'y a pas effort dans les dons et la grâce de Dieu : quand elle se répand en un lieu, elle a coutume de le si bien arroser que, dans l'esprit de l'écrivain, la stérilité fait place à l'abondance. Pas d'effort chez Matthieu, pas d'effort chez Marc, pas d'effort chez Jean, pas d'effort chez Luc; mais largement pourvus par l'Esprit divin de tout : paroles et faits, ils ont sans aucune dépense d'effort mené à bien leur entreprise.

Il a donc raison de dire : «Comme beaucoup ont entrepris de composer une relation des événements qui se sont accomplis chez nous», ou : «qui abondent chez nous».

L'abondance ne laisse rien à désirer; et quant à l'accomplissement, nul n'en doute, car le résultat en fait foi, l'issue en témoigne. Ainsi l'Évangile est achevé et il se répand sur tous les fidèles du monde entier, arrosant toutes les intelligences, affermissant tous les coeurs. Celui donc qui, bâti sur la pierre, a reçu avec la plénitude de la foi une constance inébranlable, est fondé à dire : «Ce qui s'est accompli en nous»; car ce ne sont pas les miracles et les prodiges, c'est l'intelligence qui fait discerner le vrai du faux à ceux qui racontent ce que le Seigneur a fait pour notre salut ou qui appliquent leur coeur à ses merveilles. Est-il rien d'aussi raisonnable, lorsqu'on lit qu'il s'est fait des choses supérieures à l'homme, que de les attribuer à une nature supérieure

¹ La plupart des apocryphes cités ici sont perdus ou ne nous sont connus que par des citations.

² C'était le cas pour Basilide; Marcion, nous le savons, avait expurgé dans le même sens l'évangile selon saint Luc

et, lorsqu'on rencontre des signes de mortalité, d'y voir les affections du corps qui a été revêtu ? Ce sont donc l'intelligence et la raison, non les miracles, qui servent de base à notre foi.

«Comme nous l'ont transmis ceux qui, dès le principe, ont eux-mêmes vu et servi la parole.»

Cette locution ne doit pas nous donner à croire que la parole soit servie plutôt qu'entendue. Il ne s'agit pas d'une parole articulée, mais de ce Verbe substantiel qui «s'est fait chair et a habité parmi nous» (Jn 1,14). Ce n'est donc pas, comprenons-le, d'une parole quelconque, mais de ce Verbe divin, que les apôtres ont été les ministres. On lit cependant dans l'Exode que «le peuple voyait la voix du Seigneur» (Ex 20,18); or il est clair que la voix ne se voit pas mais s'entend; qu'est-ce que la voix ? un son, qui ne tombe pas sous les yeux, mais que l'oreille perçoit. Pourtant c'est une pensée profonde qui a déterminé Moïse à affirmer que l'on voit la voix de Dieu : au dedans de l'âme un regard la contemple. Mais dans l'Évangile ce n'est pas une voix qui est vue; c'est ce qui est supérieur à la voix, le Verbe. Aussi l'évangéliste saint Jean dit-il : «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu et vu, contemplé de nos yeux et touché de nos mains du Verbe de vie; car la Vie s'est manifestée, et nous l'avons vue, et nous en témoignons, et nous vous annonçons la Vie qui était chez le Père et s'est manifestée à nous» (I Jn 1,1 sqq.).

Vous le voyez donc, le Verbe de Dieu a été vu aussi bien qu'entendu par les apôtres. Ils ont vu le Seigneur, non seulement dans son corps mais même en tant que Verbe; ils ont vu le Verbe, ceux qui avec Moïse et Élie ont vu la gloire du Verbe (Mt 17,3). Ceux-là ont vu Jésus, qui l'ont vu dans sa gloire, non les autres, qui n'ont pu voir que son corps : car il n'est pas donné aux yeux du corps, mais à ceux de l'âme, de voir Jésus. Aussi bien les Juifs ne l'ont pas vu, tout en le voyant. Abraham l'a vu, car il est écrit : «Abraham a vu mon jour et s'en est réjoui» (Jn, VIII, 56). Donc Abraham l'a vu, et pourtant il est certain qu'il n'a pas vu le Seigneur dans son corps. Mais le voir en esprit, c'est le voir corporellement; au contraire, le voir corporellement sans le voir en esprit, ce n'est même pas voir corporellement ce que l'on semble voir. Isaïe l'a vu et, comme il le voyait en esprit, il l'a vu également dans son corps. Ne dit-il pas : «Il n'avait ni apparence ni beauté» (Is 53,2) ? Les Juifs ne l'ont pas vu : «Leur coeur insensé a été aveuglé» (Rom 1,21). Lui-même d'ailleurs atteste que les Juifs ne pouvaient le voir : «Guides aveugles, dit-Il, vous filtrez le moucheron, et le chameau vous l'avez !» (Mt 23,24). Pilate ne l'a point vu. Ils ne l'ont point vu, ceux qui criaient : «Crucifiez-le, crucifiez-le !», «car s'ils l'avaient vu, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur souverain» (I Cor 2,8). Voir Dieu, c'est donc voir l'Emmanuel, c'est voir Dieu avec nous. Qui n'a pas vu Dieu avec nous n'a pu voir Celui qu'une Vierge a enfanté. Aussi bien ceux qui ne l'ont pas cru Fils de Dieu ne l'ont pas davantage cru Fils d'une Vierge.

Qu'est-ce donc que voir Dieu ? Ne me le demandez pas; demandez à l'évangile, demandez au Seigneur lui-même; ou plutôt, écoutez-le : «Philippe, dit-Il, celui qui m'a vu a vu aussi le Père qui m'a envoyé. Comment peux-tu dire : Montrez-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ?» (Jn 14,9-10). Non certes que l'on voie les corps l'un dans l'autre, ou les esprits l'un dans l'autre; mais ce Père est le seul que l'on voie dans son Fils, comme ce Fils dans son Père. On ne voit pas l'un dans l'autre, en effet, des personnages dissemblables; mais du moment qu'il y a unité d'opération et d'activité, on voit et le Fils dans le Père et le Père dans le Fils. «Les oeuvres que j'accomplis, dit-Il, Lui aussi les accomplit» (cf. Jn 5,19). On voit Jésus dans ses oeuvres; dans les oeuvres du Fils on voit aussi le Père. On a vu Jésus en voyant le mystère qu'il accomplit en Galilée (Jn 2,9); car personne, sinon le Maître du monde, ne peut transformer les éléments. Je vois Jésus quand je lis qu'il enduisit de boue les yeux de l'aveugle et lui rendit la vue (Jn 9, 6) : je reconnais là Celui qui a façonné de boue l'homme et lui a donné le souffle de vie, la lumière pour voir. Je vois Jésus quand Il pardonne les péchés; car «personne ne peut remettre les péchés que Dieu seul» (Mc 2,5,7). Je vois Jésus quand Il ressuscite Lazare, et les témoins oculaires ne l'ont pas vu. Je vois Jésus, je vois aussi le Père quand je lève les yeux au ciel, quand je les tourne vers la mer, quand je les ramène sur la terre; car «ses perfections invisibles sont aperçues et saisies au moyen des objets créés» (Rom 1,20).

«Comme nous l'ont transmis ceux qui, dès le principe, ont vu et servi le Verbe.»

SUR L'EVANGILE SELON SAINT LUC

L'homme parfait possède une double faculté, d'intention et d'exécution. De ces deux facultés, le saint évangéliste fait honneur aux apôtres : non seulement, dit-il, ils ont vu le Verbe, mais encore ils l'ont servi. L'intention se rapporte à la vision, à l'exécution le service; mais le terme de l'intention est l'exécution, et le principe de l'exécution est l'intention. Et pour nous servir de l'exemple même des apôtres, Pierre et André en étaient à l'intention lorsqu'entendant le Seigneur leur dire : «Je vous ferai pêcheurs d'hommes» (Mt 4,19), sans aucun ajournement ils quittèrent leur barque, suivirent le Verbe. Mais l'exécution n'est pas simultanée à l'intention. De même il n'y a pas encore exécution, mais intention, lorsque Pierre dit : «Seigneur, pourquoi ne puis-je vous suivre dès maintenant ? Je donnerai ma vie pour vous» (Jn 13,37); l'intention du martyr était bien là, mais pas encore l'exécution, bien qu'il y eût déjà réalisation par les jeûnes, les veilles, par le mépris des plaisirs des sens : car c'est là le christianisme en action.

Il s'en faut, en effet, qu'en toutes choses l'intention et l'exécution soient simultanées : ce qui est l'exécution d'une chose n'est encore qu'intention par rapport à une autre. Ce même Pierre avait déjà posé avec constance et énergie bien des actes d'apôtre; pourtant c'est plus tard, quand le Seigneur lui eut dit : «Toi, suis-moi» (Jn 21,22), qu'il prit sa croix, suivit le Verbe, et connut la réalité du martyr.

Mais supposons que, chez Pierre, André, Jean et chez les autres apôtres, l'exécution ait été à la mesure de l'intention. Il n'en est pas moins vrai que parfois l'intention dépasse l'exécution, ou l'exécution l'intention. C'est la différence que l'évangile nous montre entre sainte Marie et sainte Marthe : car l'une écoutait la parole, l'autre s'empressait au service : «Elle s'arrêta et dit : Seigneur, vous ne prenez pas garde qu'elle me laisse faire seule le service ! dites-lui donc de m'aider. Et Il lui dit : Marthe, Marthe, Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée.» (Lc 10,40-42.) Ainsi prédominance chez l'une de l'attention aimante, chez l'autre de l'activité à servir. Pourtant chez l'une et l'autre se rencontrait le zèle de ces deux exercices : si Marthe elle-même n'avait entendu la Parole, elle ne se serait pas mise à son service; son activité est l'indice de son attention; et quant à Marie, elle était si bien consommée en l'une et l'autre vertu qu'il lui a été donné d'embaumer les pieds de Jésus, de les essuyer de ses cheveux et de remplir toute la demeure du parfum de sa foi (Jn 12,3).

Il arrive même parfois que l'application est très grande, l'exécution stérile : ainsi on s'occupera de médecine, on connaîtra toutes les règles médicales et on ne les appliquera pas, si bien que la stérilité de la réalisation entraînera celle de l'étude. Chez quelques-uns, au contraire, l'acte pourra être plus riche, le regard plus chétif : tel celui qui recevrait le sacrement sauveur du baptême, mais ne voudrait pas s'appliquer à connaître les règles des diverses vertus; souvent cette négligence dans l'attention fait perdre le fruit de l'acte.

Il faut par conséquent rechercher la plénitude des deux vertus. L'atteindre a été donné aux apôtres, dont il est dit : «Ceux qui dès le principe ont vu et servi.» Ils ont vu : entendons par là l'application à connaître Dieu; ils ont servi : ainsi est exprimée leur activité.

«Il m'a paru bon.» Il se peut qu'il n'ait pas été le seul à trouver bon ce qu'il déclare lui avoir paru bon; non, la volonté de l'homme n'a pas été seule à le trouver bon, mais tel a été le bon plaisir de «Celui qui parle en moi, le Christ» (II Cor 13,3), qui fait que ce qui est bon puisse aussi nous sembler bon. Il appelle celui dont Il prend pitié. Dès lors celui qui suit le Christ peut, si on lui demande pourquoi il a voulu être chrétien, répondre : «Cela m'a semblé bon»; en parlant ainsi, il ne nie pas que Dieu l'ait trouvé bon : «C'est Dieu, en effet, qui prépare la volonté humaine» (Prov 8,35). Si Dieu est honoré par un saint, c'est grâce de Dieu. Aussi bien, beaucoup ont voulu écrire l'évangile; mais quatre seulement, ayant obtenu la grâce de Dieu, ont été agréés.

«Il m'a paru bon à mon tour, après m'être appliqué à connaître exactement toutes choses depuis l'origine et par ordre.» Cet évangile est plus étendu que les autres : nul n'en saurait douter. Aussi ne revendique-t-il pas le faux, mais le vrai. D'ailleurs il a mérité que l'apôtre saint Paul lui-même rendit témoignage à son exactitude; voici son éloge de Luc : «L'évangile lui vaut la louange de toutes les églises» (II Cor 8,18). Il est assurément digne d'éloges, pour avoir mérité d'être loué par le grand docteur des nations. Il a donc cherché à connaître, dit-il, non pas un peu, mais tout; et quand il eut connaissance de tout, il lui a paru bon d'écrire non pas tout, mais un extrait de ce

tout : car il n'a pas tout écrit, mais il a tout connu : «Si l'on voulait, est-il dit, écrire tout ce qu'a fait Jésus, le monde entier, je pense, ne pourrait le renfermer.» (Jn 21,25).

Vous noterez encore qu'il a délibérément omis ce qui avait été écrit par les autres. Ainsi l'évangile resplendit de charmes variés, et chaque livre a ses miracles, ses mystères, ses actions propres qui le distinguent. Les soldats ne se sont-ils point partagé les vêtements du Christ, comme nous l'expliquerons plus au long en son lieu ?

Cet évangile a été écrit pour Théophile, c'est-à-dire pour celui qui est aimé de Dieu. Si vous aimez Dieu, c'est pour vous qu'il est écrit; si c'est pour vous qu'il est écrit, accueillez ce présent de l'évangéliste, conservez avec soin au plus profond de votre cœur ce souvenir d'un ami, «gardez ce précieux dépôt par l'Esprit saint qui nous a été donné» (II Tim 1,14); regardez-le fréquemment, examinez-le souvent. La fidélité est le premier devoir envers un dépôt; puis le soin, pour que ce dépôt ne soit pas rongé par la teigne ou la rouille : car ce qu'on vous a confié peut être rongé. L'évangile est un précieux dépôt : mais prenez garde qu'il ne soit rongé dans votre cœur par la teigne ou la rouille. Il est rongé par la teigne, si, ayant bien lu, vous croyez mal. La teigne, c'est l'hérétique, la teigne c'est Photin, votre teigne à vous, c'est Arius. C'est lacérer le vêtement que séparer le Verbe de Dieu. Photin lacère le vêtement, quand il lit : «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et Dieu était» (Jn 1,1); l'intégrité du vêtement demande qu'on lise : «Et le Verbe était Dieu.» C'est lacérer le vêtement que séparer de Dieu le Christ. On lacère le vêtement si on lit : «Or la vie éternelle consiste à vous connaître, vous seul vrai Dieu» (Jn17,3) : il faut aussi connaître le Christ, car connaître le Père seul comme vraiment Dieu, ce n'est pas toute la vie éternelle; mais connaître également le Christ comme vrai Dieu, vérité de vérité, Dieu de Dieu, voilà la vie sans fin. C'est être teigne que connaître le Christ sans croire à sa divinité ou au mystère de son corps. Teigne Arius, teigne Sabellius ! Ces teignes attaquent les esprits flottants, ces teignes attaquent l'esprit qui ne croit pas que le Père et le Fils sont un par la divinité. On déchire ce qui est écrit : «Mon Père et moi sommes un» (Jn 10,30), si l'on divise cette unité en substances distinctes. Cette teigne attaque l'esprit qui ne croit pas que Jésus Christ est venu dans la chair, et il est teigne lui-même, car il est antichrist (I Jn 4,2 sqq.). Ceux au contraire qui sont de Dieu conservent la foi et ne sauraient dès lors connaître la teigne qui ronge le vêtement. Tout ce qui est divisé en soi-même, comme le royaume de Satan, ne peut durer toujours. Il existe aussi une rouille du cœur : les taches des convoitises terrestres émoussent l'attention aux choses saintes, ou bien la pureté de la foi est altérée par la buée de l'erreur. La rouille de l'âme, c'est le désir des richesses; la rouille de l'âme, c'est la négligence; la rouille de l'âme, c'est la passion des honneurs, si l'on place en ces biens tout l'espoir de la vie présente.

Tournons-nous donc vers les choses de Dieu, aiguïsons notre esprit, exerçons notre amour, afin de tenir toujours prêt, toujours brillant, caché, pour ainsi dire, dans le fourreau de l'âme, le glaive pour l'emplette duquel le Seigneur ordonne de vendre le vêtement (Lc 22,36). Car les armes spirituelles, «puissantes aux yeux de Dieu pour renverser, les forteresses» (II Cor 10,4), doivent toujours être à la portée des soldats du Christ, de peur qu'à son arrivée le chef de la milice céleste, choqué du mauvais état de nos armes, ne nous exclue des rangs de ses légions.

Luc 1,5-25. Annonce à Zacharie

«Il y eut, aux jours d'Hérode roi de Judée, un prêtre nommé Zacharie, de la classe d'Abia, et son épouse était de la lignée d'Aaron et se nommait Elisabeth; et tous deux étaient justes, se conduisant selon tous les commandements et prescriptions du Seigneur, sans reproche.»

L'Écriture divine nous apprend que chez ceux qui méritent l'éloge il convient de louer non seulement leurs mœurs, mais encore leurs parents : ainsi est-ce à la manière d'un héritage transmis qu'une pureté sans tache distinguera ceux que nous voulons célébrer. De fait, à quoi vise en cet endroit l'évangéliste sacré ? Ne veut-il pas revendiquer pour saint Jean-Baptiste la noblesse des parents, des prodiges, de la vie, de la fonction, du martyre ? C'est ainsi qu'est célébrée Anne, mère de Samuel le saint, qu'Isaac a reçu de ses parents la noblesse de la piété, puis l'a léguée à ses descendants.

Donc Zacharie est prêtre, et non seulement prêtre, mais encore de la classe d'Abia, ce qui le distingue parmi les plus anciennes familles. «Et son épouse, est-il dit, était de la lignée d'Aaron.» Ce n'est donc pas seulement à ses parents, mais à ses ancêtres mêmes que remonte la noblesse de saint Jean, non pas rehaussée par le pouvoir de ce monde, mais vénérable par un lignage religieux. Il fallait de tels ancêtres au héraut du Christ : ainsi prêcherait-il, non pour l'avoir soudain conçue, mais comme l'ayant reçue de ses ancêtres, comme infuse par droit de naissance, la foi en la venue du Seigneur.



«Ils étaient tous deux justes, se conduisant selon tous les commandements et prescriptions du Seigneur, sans reproche.» Que répliqueront à cela ceux qui, cherchant excuse à leurs péchés, pensent que l'homme ne peut demeurer sans pécher fréquemment, et utilisent ce verset, qui est écrit en Job :

«Personne n'est exempt de souillure, pas même s'il n'a qu'un jour de vie; et sur terre il a encore de longs mois à passer» (Job 14,4) ? Voici comment leur répondre : d'abord qu'ils précisent ce que veut dire être sans péché; est-ce n'avoir absolument jamais péché, ou avoir cessé de pécher ? S'ils pensent qu'être sans péché, c'est avoir cessé de pécher, je suis de leur avis, car «tous ont péché et ont besoin de la gloire de Dieu» (Rom 3,23). Mais s'ils nient qu'ayant corrigé ses anciens égarements pour passer à un genre de vie où l'on évite le péché, on puisse s'abstenir de manquements, je ne saurais me ranger à leur opinion; car nous lisons que «le Seigneur a aimé l'Église au point de se la présenter glorieuse, sans tache ni ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée» (Ép 5,25-27). Car l'Église étant recrutée parmi les Gentils, donc parmi les pécheurs, comment, faite de souillés, peut-elle être immaculée, sinon parce que d'abord la grâce de Dieu l'a purifiée du péché, puis parce que, s'imposant une vie sans péché, elle se préserve des fautes ? Ainsi elle n'est pas dès le début sans tache – c'est chose impossible à la nature humaine – mais par la grâce de Dieu et par son genre de vie, ne péchant plus, elle en vient à apparaître sans tache.

Et ce n'est pas sans raison qu'on les dit «justes devant Dieu, se conduisant selon les commandements et prescriptions du Seigneur», ce qui implique le Père tout-puissant et le Fils. C'est le Fils qui a porté la Loi, imposé les préceptes : à son tour le saint évangéliste le déclare.

Et il est à propos de dire «justes devant Dieu» : car ceux qui sont justes devant l'homme ne sont pas tous également justes devant Dieu. Autre est le regard des hommes, autre celui de Dieu; les hommes voient le visage, Dieu le coeur (I Sam 16,7). Aussi peut-il arriver que tel, qui brigue les bonnes grâces du populaire, me paraisse juste et ne le soit pas devant Dieu, si sa justice n'est pas le fait d'une âme simple, mais est feinte par adulation : ce qui s'y cache, l'homme ne peut le démêler. Le parfait mérite est donc d'être juste devant Dieu, ce qui fait dire à l'Apôtre : «Sa louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu.» (Rom 2,29.) Heureux vraiment

celui qui aux yeux de Dieu est juste; heureux celui de qui le Seigneur daigne dire : «Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a pas de dissimulation» (Jn 1,47) : car le véritable Israélite est celui qui voit Dieu, qui sait que Dieu le voit et qui lui dévoile les secrets de son cœur. On n'est vraiment parfait que si l'on est reconnu par Celui qui ne peut être trompé; car «les jugements du Seigneur sont vrais» (Ps 18,9) et les jugements des hommes souvent sont erronés, au point qu'ils attribuent souvent aux injustes le mérite de la justice, tandis que le juste est poursuivi de leur haine ou sali de leur mensonge. «Le Seigneur, Lui, connaît les voies des hommes sans tache» (Ps 36,18); Il ne prend pas pour un pécheur celui qui est louable, ni pour louable le pécheur, mais juge chacun à la mesure des mérites qui lui appartiennent; Il apprécie à la fois la pensée et l'acte. Les jugements divins mesurent le mérite du juste aux dispositions de son âme, non au résultat tel quel de ses actes; car souvent la bonne intention est défigurée en aboutissant à un acte répréhensible, tandis qu'une pensée mauvaise est voilée par la belle apparence d'un acte. Mais le bien même que vous aurez pu faire, le jugement divin, si votre calcul était pervers, ne saurait l'approuver; car il est écrit : «A juste titre vous poursuivez ce qui est juste» (Dt 16,20); or, s'il n'était pas possible de faire injustement acte juste, on n'eût jamais dit : «A juste titre vous poursuivez ce qui est juste.» Et certes le Sauveur Lui-même nous a enseigné qu'on peut faire injustement un acte juste, en disant : «Quand vous ferez l'aumône, ne faites pas sonner de la trompette devant vous» (Mt 6,2) et «quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites» (Ib. 5). C'est un bien que la miséricorde, c'est un bien que la prière; mais on peut le faire injustement, si c'est par gloriole que l'on donne au pauvre afin d'être vu des hommes.

Aussi le saint évangéliste dit-il qu'ils étaient non seulement «justes devant Dieu et se conduisant selon tous les commandements et prescriptions du Seigneur», mais encore se conduisant «sans reproche». Cela cadre à merveille avec la parole prophétique dont a usé Salomon le saint dans les Proverbes : «Veillez, dit-il, à bien faire toujours devant Dieu et devant les hommes» (Prov 3,4). On est donc sans reproche quand il y a accord entre la bonté de l'intention et celle de l'acte. Souvent d'ailleurs une justice trop raide excite les plaintes des hommes. Mais notez soigneusement l'à-propos du choix des mots, la convenance de leur ordonnance : «Ils se conduisaient, est-il dit, selon tous les commandements et prescriptions du Seigneur.» En premier lieu le commandement; puis la justification : ainsi, quand nous obéissons aux commandements célestes, nous marchons selon les commandements du Seigneur; lorsque nous jugeons, et jugeons comme il faut, il apparaît que nous observons les justices du Seigneur.

C'est donc un éloge complet que celui qui embrasse la race, la conduite, la fonction, l'activité, le jugement : la race par les ancêtres, la conduite par l'équité, la fonction par le sacerdoce, l'activité par le commandement, et par la justice le jugement.

«Or il advint, comme Zacharie s'acquittait des fonctions sacerdotales d'après le tour de sa classe, selon la coutume des prêtres, que le sort le désigna pour offrir l'encens en entrant dans le temple du Seigneur; et tout le peuple était en prières au-dehors à l'heure de l'encens.»

Il semble qu'ici saint Zacharie soit indiqué comme souverain pontife : car celui-ci, comme nous le lisons, du premier tabernacle dans lequel les prêtres entraient continuellement pour accomplir leurs fonctions, passait une fois par an seulement dans le temple : «Dans le second sanctuaire, une seule fois par an le seul grand-prêtre (pénètre), et avec le sang qu'il offre pour lui et pour les fautes du peuple» (Héb 9,7). C'est là ce souverain prêtre que l'on demande encore au sort, parce qu'on ignore encore le véritable : s'il est tiré au sort, c'est que le jugement humain ne le peut discerner. C'est donc Celui-là que l'on recherchait et un autre en était la figure. Celui qu'on recherchait, c'est le prêtre véritable et éternel, à qui il est dit : «Vous êtes prêtre pour l'éternité» (Ps 109,4) : Lui qui, non par le sang des victimes, mais par son propre sang, devait réconcilier son Père, Dieu, avec la race humaine. Mais alors le sang était versé en figure, en figure le prêtre était ordonné; maintenant que la vérité est venue, laissons la figure, suivons la vérité. Alors aussi il y avait un tour de rôle, maintenant c'est la perpétuité. Il y avait, oui décidément il y avait quelqu'un dont on tenait la place.

Ainsi donc on tirait au sort le prêtre qui entrerait dans le temple. Et si, au temps des figures, nul ne pouvait l'assister, n'était-ce pas un signe qu'un prêtre allait venir dont le sacrifice ne serait pas du commun des autres : Celui qui ne sacrifierait pas pour nous en des temples faits de main d'homme, mais dans le temple de son corps éliminerait nos péchés ?

Donc on tirait au sort le prêtre. C'est pour cela peut-être que les soldats ont tiré au sort les vêtements du Seigneur (Lc 23,34) : car le Seigneur se disposait à présenter pour nous dans son temple son sacrifice, et pour Lui également le recours au sort devait accomplir le précepte de la Loi (c'est pour cela qu'il a dit : «Je suis venu non pas détruire la Loi, mais l'accomplir») : on verrait par là que c'était Lui qu'attendait l'Ancien Testament et que désignait le choix de Dieu. D'ailleurs, sur l'apôtre Mathias également le sort est tombé, pour que le choix d'un apôtre ne parût pas en désaccord avec le précepte de la Loi ancienne.

«Or un ange lui apparut, debout à droite de l'autel de l'encens». Ce n'est pas sans raison que l'ange apparaît dans le temple : enfin est annoncée la venue du prêtre véritable et se prépare le sacrifice céleste dont les anges feront le service. Et l'on dit bien qu'il apparut à celui qui l'aperçut soudainement. D'ailleurs c'est la tournure spéciale qu'aimé à employer pour les anges ou pour Dieu l'Écriture divine, et par laquelle ce qu'on ne saurait prévoir est dit apparaître; vous lisez en effet : «Dieu apparut à Abraham près de l'yeuse de Mambré» (Gen 18,1). Celui qu'on ne pressentait pas jusque-là mais qui se rend soudainement visible est réputé apparaître. On ne voit pas, en effet, de la même manière les objets sensibles et Celui de la volonté duquel il dépend d'être vu, dont la nature fait qu'on ne le voit pas, la volonté qu'on le voit; car s'il ne le veut pas, on ne le voit pas; s'il le veut, on le voit. Dieu est apparu à Abraham parce qu'il l'a voulu; à tel autre, ne le voulant pas, Il n'est pas apparu. De même Étienne, étant lapidé par le peuple, a vu le ciel s'ouvrir; il a aussi vu Jésus debout à la droite de Dieu (Ac 7,55), et le peuple ne le voyait pas. Isaïe a vu le Seigneur des armées (Is 6,1), mais nul autre n'a pu le voir, parce qu'il est apparu à qui il Lui a plu.

Mais pourquoi parler des hommes, quand nous lisons au sujet des vertus et puissances célestes elles-mêmes que «personne n'a jamais vu Dieu» (Jn 1,18) ? Et on ajoute, ce qui dépasse les puissances célestes : «Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a Lui-même révélé» (Ib.). Il faut donc nécessairement admettre, si personne n'a jamais vu Dieu le Père, que c'est le Fils qui s'est montré dans l'Ancien Testament, et les hérétiques doivent renoncer à le faire commencer à partir de la Vierge, puisqu'avant de naître de la Vierge Il s'est montré. En tout cas on ne saurait contester que le Père, ou le Fils, ou même l'Esprit saint, si toutefois l'Esprit saint est visible, se manifestent selon l'apparence choisie par leur volonté et non façonnée par leur nature, puisque l'Esprit saint lui-même, nous le savons, s'est fait voir en forme de colombe. Et si personne n'a jamais vu Dieu, c'est que la plénitude de la divinité qui habite en Dieu n'a été aperçue de personne : personne ne l'a saisie par la pensée ou le regard; car «a vu» doit s'entendre de l'un et de l'autre. Aussi bien, en ajoutant : «Le Fils seul-engendré Lui-même l'a révélé», ce sont les âmes plutôt que les corps dont on indique le regard : l'apparence se voit, la puissance se révèle; l'une est saisie par les yeux, l'autre par l'âme.

Mais pourquoi parler de la Trinité ? Le Séraphin est apparu quand il l'a voulu, et Isaïe seul a entendu sa voix (Is 6,6). L'Ange aussi est apparu, il est là en ce moment, mais on ne le voit pas; car il n'est pas en notre pouvoir de le voir, mais en son pouvoir d'apparaître. Pourtant, si nous n'avons pas le pouvoir de le voir, la grâce est là pour nous obtenir le moyen de le voir. Aussi celui qui avait la grâce a-t-il obtenu cette faculté; nous n'obtenons pas, nous, cette faculté, parce que nous n'avons pas la grâce pour voir Dieu.

Et quoi d'étonnant si, en ce monde, le Seigneur n'est vu que lorsqu'il le veut ? A la résurrection même Il n'est donné de voir Dieu qu'à ceux qui ont le cœur pur; aussi «bienheureux les cœurs purs, car ce sont eux qui verront Dieu» (Mt 5,8). Que de bienheureux Il avait énumérés déjà ! Et pourtant Il ne leur avait pas promis la faculté de voir Dieu. Si donc ceux qui ont le cœur pur verront Dieu, assurément les autres ne le verront pas : car les indignes ne verront pas Dieu, et celui qui n'a pas voulu voir Dieu ne peut voir Dieu.

Ce n'est pas dans un lieu que l'on voit Dieu, mais par un cœur pur. Ce ne sont pas les yeux du corps qui cherchent Dieu; Il n'est pas embrassé par le regard, ni atteint par le toucher, ni entendu en conversation, ni reconnu à sa démarche. On le croit absent, on le voit; Il est présent, et on ne le voit pas. D'ailleurs, les apôtres mêmes ne voyaient pas tous le Christ; aussi dit-Il : «Depuis si longtemps que je suis avec vous, vous ne me connaissez pas encore» (Jn 14, 9) ! Quiconque en effet a connu «quelle est la largeur et la longueur et la hauteur et la profondeur, et, supérieure à la science, la charité du Christ» (Ép 3,18-19), celui-là a vu aussi le Christ, a vu aussi

le Père. Car nous autres, ce n'est plus selon la chair que nous connaissons le Christ (II Cor 5,16), mais selon l'esprit : «L'esprit qui est devant notre face, c'est le Seigneur Christ» (Lam 4,20, Septante) : qu'il daigne, en sa miséricorde, nous combler de toute la plénitude de Dieu, afin que nous puissions le voir !

Si donc l'Ange apparut à Zacharie, «à droite de l'autel de l'encens», c'est qu'il apparut quand il le voulut et n'apparut pas tant qu'il ne le voulut pas. Or, il apparut à droite de l'autel de l'encens parce qu'il apportait la marque de la divine miséricorde; car «le Seigneur est à ma droite pour que je ne sois pas ébranlé» (Ps 15,8), et ailleurs : «Le Seigneur est votre protection sur votre main droite» (Ps 120,5). Et plutôt à Dieu que nous aussi, quand nous encensons les autels, quand nous présentons les sacrifices, nous soyons assistés par l'ange, ou mieux qu'il se rende visible ! Car on ne peut douter que l'ange soit là quand le Christ est immolé; «en effet c'est le Christ qui a été immolé comme notre Pâque» (I Cor 5,7).

Ne craignez pas que votre coeur se trouble à la vue de l'ange ? car nous sommes troublés et hors de notre sens quand nous sommes saisis par la rencontre de quelque puissance supérieure ? ce même ange qui vient à nous pourra nous affermir, comme il a affermi l'âme d'abord troublée de Zacharie en lui disant : «Ne craignez pas, Zacharie, car voici que votre prière est exaucée, et votre épouse Elisabeth enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jean; ce sera une joie pour vous, et beaucoup se réjouiront de sa naissance.». Les bienfaits divins sont toujours pléniers, débordants, non pas restreints à un petit nombre, mais amoncelés dans une abondante accumulation de biens : ici on promet d'abord à la prière son fruit, puis la maternité d'une épouse stérile, puis la joie de beaucoup, la grandeur dans la vertu, un prophète du Très-Haut; et même, pour que nulle hésitation ne subsiste, on désigne le nom de celui qui va venir. Avec de tels dons, qui débordent le désir, il est juste que la défiance soit punie par le mutisme : nous l'expliquerons dans la suite.

Il y a une joie toute spéciale à l'origine et dans la naissance des saints : c'est qu'un saint n'est pas seulement le bonheur de ses parents, mais encore le salut pour beau-coup; ainsi ce passage nous apprend-il à nous réjouir de la naissance des saints.

C'est aussi un avertissement aux parents de rendre grâces de la naissance non moins que des mérites de leurs fils : car Dieu ne fait pas un médiocre présent quand il accorde les enfants qui continueront la race, les héritiers qui succéderont. Lisez comme Jacob se réjouit d'avoir engendré ses douze fils. Abraham reçoit un fils, Zacharie est exaucé : c'est donc un don de Dieu que la fécondité des parents. Ainsi que les pères rendent grâces d'avoir engendré, les fils d'avoir été engendrés, les mères de la récompense honorable du mariage, car leurs enfants sont la solde de leur service. Que la terre fleurisse à la louange de Dieu parce qu'elle est cultivée, le monde parce qu'il est connu, l'Église parce que s'augmente le nombre du peuple fidèle.

Et ce n'est pas en vain que, dès le début de la Genèse, l'ordre de Dieu crée le lien du mariage : n'est-ce pas pour ruiner l'hérésie ? Dieu a si bien agréé le mariage qu'il en a noué le lien; Il l'a si bien récompensé que, lorsque la stérilité refusait les enfants, la bonté de Dieu les a accordés. «Et il sera grand devant le Seigneur.» Ce n'est pas le corps, mais l'âme, dont la grandeur est ici annoncée. Il existe au regard du Seigneur une grandeur de l'âme, une grandeur de la vertu; il existe aussi une petitesse de l'âme et une enfance de la vertu. Pour l'âme comme pour le corps nous calculons les âges non pas à raison du temps, mais selon le degré de vertu : l'homme fait, dirons-nous, est celui qui est exempt des erreurs de l'enfance et n'éprouve plus l'inconstance de l'adolescence, son âme étant à maturité; petit au contraire, celui qu'on n'a pas encore vu réaliser un progrès quelconque dans la vertu. D'où ce texte de Jérémie, quand le Seigneur prend pitié d'Éphraïm pleurant et déplorant ses péchés : «Dès ma jeunesse, dit-il, Éphraïm est mon fils très aimé, enfant dans ses jouissances» (Jér 31,20) : car s'il n'avait été enfant dans ses jouissances, il n'eût jamais péché. Et il a bien dit les deux choses : dans les jouissances, et enfant; il y a l'enfant qui ne pèche pas : «Voici mon enfant que j'ai choisi» (Is 43,10). Ainsi c'est par les jouissances qu'a péché celui que le Seigneur avait formé ignorant de l'erreur. Si donc il n'avait pas été enfant dans les jouissances, et s'il avait progressé et pris de l'âge en vertu jusqu'à être homme fait, jamais il ne serait tombé ni n'aurait eu besoin d'implorer le pardon de ses fautes, ayant plutôt lieu d'espérer la récompense de ses mérites. C'est encore ce que le Seigneur semble

exprimer dans l'Évangile, quand Il dit : «Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits» (Mt 18,10) : mais réservons le surplus pour cet endroit.

Donc le petit s'oppose au grand; et puisque, selon l'Apôtre, le petit est sous les éléments – «tant que nous étions enfants, nous étions sous les éléments de ce monde» (Gal 4,3) – le grand surpasse donc les éléments du monde. Ainsi Jean sera grand, non par la force corporelle, mais par la grandeur d'âme. Aussi bien il n'a pas reculé les frontières de quelque empire, il n'a pas aspiré à quelque triomphe avec les dépouilles conquises à la guerre; mais, ce qui est plus grand, prêchant dans le désert, il a terrassé les jouissances humaines et la mollesse de la chair par la grandeur et la force de son âme. Il fut donc petit selon le monde, grand par l'esprit. Finalement, puisqu'il était grand, la vie même n'a pu le retenir à ses appâts : le désir de vivre ne lui a pas fait modifier la fermeté de sa sentence.

«Et il sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère.»

Il n'est pas douteux que cette promesse de l'ange soit véridique, puisque saint Jean, avant de naître, habitant encore le sein de sa mère, a manifesté le bienfait de l'Esprit qu'il avait reçu. En effet, tandis que ni son père ni sa mère n'avait accompli auparavant aucune merveille, en tressaillant au sein de sa mère il a annoncé la venue du Seigneur. C'est ce que vous lisez : quand la Mère du Seigneur vint à Elisabeth, celle-ci lui dit : «Voici qu'au moment même où votre salut atteignait mes oreilles, l'enfant a tressailli dans mon sein»; il n'avait pas encore l'esprit de vie, mais l'Esprit de grâce. Aussi bien nous avons pu constater ailleurs la réalité de la vie précédée par la grâce qui sanctifie, puisque le Seigneur a dit : «Avant de te former dans les entrailles, je te connaissais et, avant que tu ne sortes du sein, je t'ai sanctifié et t'ai établi prophète parmi les peuples» (Jér 1,5). Autre est l'esprit de cette vie, autre celui de la grâce : celui-là prend son principe à la naissance, expire à la mort; celui-ci n'est pas limité par les temps ou les âges, ni éteint par le trépas, ni éclos du sein maternel. Aussi bien sainte Marie remplie du saint Esprit a prophétisé, Elisée a ranimé le cadavre d'un homme mort au contact de son corps (II R 13,21), et Samuel déjà mort n'a pas, au témoignage de l'Écriture, gardé le silence sur l'avenir (I Sam 28,16 sqq.). «Et il sera rempli de l'Esprit saint» : à qui possède l'Esprit de grâce rien ne manque, et celui qui reçoit l'Esprit saint a la plénitude des plus grandes vertus. Enfin, est-il dit, «il ramènera de nombreux enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu». Que saint Jean ait converti bien des cœurs, les attestations n'en manquent pas. Sur ce point nous avons l'appui des Écritures, prophétiques et évangéliques; car «une voix crie dans le désert : préparez le chemin au Seigneur, redressez ses sentiers» (Is 40,3), et la recherche du baptême par les foules montre qu'il se produisit un mouvement considérable de conversions dans le peuple. Or, en croyant à Jean, on croyait au Christ : car ce n'est pas lui-même, mais le Seigneur que prêchait le Précurseur du Christ. Aussi «il précédera la présence du Seigneur dans l'esprit et avec la vertu d'Élie». Rapprochement heureux : car jamais il n'y a esprit sans vertu ni vertu sans esprit. Peut-être aussi «dans l'esprit et avec la vertu d'Élie» parce qu'Élie le saint a possédé une grande vertu et grâce : vertu pour détourner de l'impiété vers la foi l'âme des peuples, vertu d'abstinence et de patience, et esprit de prophétie. Élie était au désert, Jean au désert; celui-là fut nourri par les corbeaux, celui-ci, dans les halliers, refoula tous les attrait du plaisir, préféra l'austérité et méprisa le luxe. L'un n'a pas cherché la faveur du roi Achab, l'autre a dédaigné celle d'Hérode. L'un a séparé les eaux du Jourdain, l'autre en a fait un bain sauveur. Celui-ci vit avec le Seigneur sur terre, celui-là apparaît avec le Seigneur dans la gloire. Celui-ci précède le premier avènement du Seigneur, celui-là le second. L'un a fait tomber la pluie sur la terre depuis trois ans desséchée, l'autre au bout de trois ans a baigné la terre de notre corps des eaux de la foi. Vous me demanderez : quels sont ces trois ans ? «Voici, est-il dit, trois ans que je viens chercher des fruits sur ce figuier et je n'en trouve pas» (Lc 13,7). Il fallait un nombre mystérieux pour donner le salut aux peuples : un an pour les patriarches – car enfin la récolte en hommes de cette année-là a été telle qu'il n'en fut jamais depuis sur terre – un autre pour Moïse et le reste des prophètes, le troisième à la venue du Seigneur et Sauveur : «Voici l'année favorable du Seigneur et le jour de la récompense» (Lc 4,19). De même le père de famille qui avait planté une vigne n'a pas envoyé qu'une fois recueillir les fruits, mais bien souvent : il a envoyé d'abord des serviteurs, une seconde fois d'autres serviteurs, en troisième lieu son Fils.

Jean est donc venu dans l'esprit et avec la vertu d'Élie, car l'un ne peut aller sans l'autre, comme nous le verrons encore dans la suite, quand il sera dit : «L'Esprit saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre» (Lc, I, 35).

Mais peut-être ce passage nous concerne-t-il et concerne-t-il les apôtres. Car lorsqu'Élie partagea le courant (Il R 2,14), le retour des eaux du fleuve vers leur source – selon le texte de l'Écriture : «Le Jourdain revint en arrière» (Ps 113,5) – signifiait les mystères à venir du bain sauveur, par lesquels les baptisés sont, comme des enfants, ramenés du mal à leur nature primordiale. Pourquoi encore le Seigneur lui-même a-t-il promis à ses apôtres de leur accorder la vertu de l'Esprit ? «Vous recevrez, dit-il, la vertu par la venue en vous de l'Esprit saint» (Ac 1,8), et, dans la suite «il se fit soudain un bruit venant du ciel, comme un souffle emporté avec grande puissance» (Ac 2,2); oui, grande puissance, car «c'est le souffle de ses lèvres qui a fait toute leur force» (Ps 32,6), et cette force est celle que les apôtres ont reçue du saint Esprit.

Il est également vrai que saint Jean marchera devant le Seigneur, précurseur par sa naissance et précurseur par sa mort. Et peut-être ce mystère s'accomplit-il aujourd'hui encore dans notre vie présente. Il y a comme une vertu de Jean qui vient d'abord en notre âme, quand nous sommes près de croire au Christ, pour préparer à la foi les chemins de notre âme et faire de la piste tortueuse de cette vie les voies droites de notre pèlerinage, de peur que nous ne tombions dans quelque ravin d'erreur : ainsi toutes les vallées de notre âme pourront être comblées par des fruits de vertu, et toute élévation des dignités de ce monde se prosternera devant le Seigneur dans une humble crainte, sachant que rien ne peut être élevé de ce qui est fragile.

«Et Zacharie dit à l'ange : Comment le saurai-je ? Je suis vieux, et mon épouse est avancée en âge. Et l'ange lui répondit en ces termes : Je suis l'ange Gabriel, qui me tiens en présence du Seigneur, et j'ai été envoyé pour te faire cette annonce. Et tu vas être muet, ne pouvant parler, jusqu'au jour où tout cela se réalisera, pour n'avoir pas voulu croire à ma parole, laquelle s'accomplira en son temps.»

Le manque de foi du prêtre est châtié par le silence, et la foi des prophètes attestée par leur parole. «Crie, est-il dit. Et j'ai dit : Que crier ? Toute chair est de l'herbe» (Is 40,6). Vous voyez l'ordre donné, l'empressement à obéir, l'attitude qui interroge, l'obéissance qui rend l'oracle. Il croyait quand il demandait que crier et, parce qu'il croyait, il a prophétisé. Mais Zacharie, n'ayant pas cru, n'a pu parler, mais «il leur faisait des signes et il demeura muet». Ce mystère n'est pas pour un seul, ni pour un seul le silence. Le prêtre se tait, le prophète se tait. Si je ne me trompe, en un seul c'est la voix de tout le peuple qui est muette, puisqu'on un seul c'était tout le peuple qui parlait à Dieu par Moïse. La cessation des sacrifices et le silence des prophètes, voilà le mutisme du prophète et le mutisme du prêtre. «J'ôterai, est-il dit, la puissante vertu, le prophète et le conseiller» (Is 3,1-3). Et de fait il leur a ôté les prophètes en leur ôtant la parole qui avait coutume de parler dans les prophètes, et réellement il leur a ôté la vertu quand la vertu de Dieu s'est retirée d'eux; il leur a ôté le conseiller quand «l'Ange du grand conseil» (Is 9,6) les a quittés; il leur a ôté la voix, car la voix est pour la parole, non la parole pour la voix et, si cette parole n'agit pas en nous, la voix ne rend aucun son. La voix, c'est Jean, «voix qui crie dans le désert»; le Christ est le Verbe : c'est cette parole qui agit et, dès lors, quand elle a cessé d'agir, soudain muette et privée d'inspiration, la langue de l'âme, pour ainsi dire, s'est tue. Le Verbe de Dieu est venue à nous et en nous ne se tait pas; aussi bien le Juif ne peut plus dire ce que peut dire le chrétien : «Vous cherchez à mettre à l'épreuve Celui qui parle en moi, le Christ» (Il Cor 13,3).

«Et il leur faisait des signes.»

Zacharie demeura donc muet, et il leur faisait des signes. Qu'est-ce que le signe, sinon un geste du corps sans parole, qui s'efforce d'indiquer mais n'exprime pas la volonté ? C'est, lorsque les approches de la mort ont fait perdre la parole, le langage muet des mourants. Ne trouvez-vous pas que cela ressemble au peuple des Juifs ? Il est déraisonnable au point de ne pouvoir rendre raison de ses actes; parvenu à l'ultime effacement de l'espoir qui le faisait vivre, il a perdu la parole qu'il avait et, par les gestes d'un corps chancelant, il voudrait formuler le signe de la parole, non la parole. Muet donc est ce peuple, sans raison, sans parole. Pourquoi en effet regarder celui qui ne sait parler comme plus muet que celui qui ignore le mystère ? Il y a certes un

langage des oeuvres et un cri de la foi, selon ce que nous lisons : «Le sang de ton frère crie vers moi» (Gen 4,10). Et celui-là crie, qui dans son coeur crie tout le jour (Ps 87,10). Qui a perdu le cri du coeur a perdu celui de la langue : car si l'on ne garde le discernement de la foi, comment garder celui des mots ? Moïse avait dit d'abord qu'il ne pouvait parler; mais après l'avoir dit, il a reçu la parole et répandu l'éclat de ses oeuvres bonnes. Ainsi, comme Moïse a été figure du peuple et figure de la Loi, de même aussi Zacharie s'est tu.

Il faut remarquer la convenance de chaque détail : la parole existe dans le sein, la Loi est silencieuse; Jean est nommé et Zacharie parle; la parole est proférée, la Loi est déliée; mais la délivrance de la Loi, c'est l'expression de la parole : aussi celui qui a dit la parole parle, même s'il ne parlait pas auparavant. L'ange ordonne à Zacharie de se taire, l'ange enlève la parole aux Juifs : car c'est un ordre d'autorité non pas humaine mais divine, que nul ne parle à Dieu s'il ne croit pas au Christ. Ainsi croyons afin de parler; que le Juif croie afin de parler. Parlons spirituellement des mystères; comprenons le sens des sacrifices anciens, les énigmes des prophètes. Est muet celui qui ne comprend pas la Loi, est muet celui qui ne comprend pas l'enchaînement des divines Écritures; car notre voix, c'est notre foi. Aussi «j'aime mieux dire à l'assemblée cinq mots avec mon intelligence, afin d'instruire les autres, que dix mille mots en langue» (I Cor 14,19); car les langues «sont un signe non pour les croyants mais pour les infidèles, tandis que la prophétie n'est pas pour les infidèles mais pour les croyants» (Ib., 22).

«Après ces jours, Elisabeth son épouse conçut et se tint cachée cinq mois; elle disait : Qu'est-ce que le Seigneur a fait pour moi, au jour où il Lui a plu de mettre fin à ma honte parmi les hommes ?»

Les saints ont un grand souci de la réserve, au point que souvent ils éprouvent de la pudeur même de leurs désirs. C'est ce que nous remarquons ici pour sainte Elisabeth : elle désirait certes avoir des enfants, elle se tient cachée cinq mois. Pourquoi se cacher, sinon par pudeur ?

C'est que pour chaque fonction il est un âge assigné; ce qui sied en un temps ne sied pas en un autre, et la différence des âges modifie souvent le caractère des actes. Il est pour le mariage lui-même un temps déterminé où il est honorable de songer aux enfants : dans la vigueur de l'âge, quand il y a espoir d'avoir des enfants, quand leur procréation est autorisée par l'exemple, quand l'union conjugale est objet de désir. Mais une fois arrivée la maturité de l'âge avancé, plus apte à régenter les enfants qu'à les engendrer, on a honte de porter les marques d'une union même légitime, de soutenir un fardeau qui est d'un autre âge, et d'entrailles gonflées d'un fruit hors de saison. Les vieillards en effet sont captifs de leur âge même, et une juste honte d'être intempestifs les retient de vaquer aux oeuvres du mariage. Les adolescents eux-mêmes mettent souvent en avant le désir d'avoir des enfants et croient excuser la chaleur de leur âge par l'attrait d'engendrer : combien y a-t-il plus de honte pour les vieillards à faire ce que les adolescents rougissent d'avouer ! Et même les jeunes gens dont la crainte de Dieu calme et modère le coeur, renoncent souvent, dès qu'ils ont une postérité, aux oeuvres de la jeunesse. Est-ce surprenant chez les humains, quand les animaux eux-mêmes nous disent, par leur conduite muette, qu'ils ont le souci d'engendrer, non le désir de s'accoupler ? Car une fois qu'ils sentent leur sein plus lourd et la semence reçue dans la terre des entrailles, ils ne se livrent plus au commerce charnel et ne cultivent plus l'abandon de l'amour mais les soins de la paternité. Les humains, eux, n'ont égard ni pour les enfants ni pour Dieu; ils souillent ceux-là, ils irritent celui-ci. «Avant, dit-il, de te former dans les entrailles, je te connaissais, et dès le sein maternel je t'ai sanctifié» (Jér 1,5). Pour contenir votre emportement, vous voyez pour ainsi dire les mains de votre Créateur façonnant l'homme dans les entrailles. Il travaille, et ce mystère sacré des entrailles, vous le profanez, vous, par votre passion ? Imitez du moins les bêtes, ou respectez Dieu. Et que dis-je, les bêtes ? La terre même se repose souvent de l'oeuvre de génération et, si l'ardeur impatiente des hommes l'accable de semences répétées, elle châtie la témérité du cultivateur, elle mue sa fécondité en stérilité. Ainsi les éléments eux-mêmes et les bêtes ont une honte naturelle à ne pas interrompre l'oeuvre de génération.

C'est donc à juste titre que sainte Elisabeth rougissait de sa grâce, sans se reconnaître en faute. Bien qu'ayant conçu d'un homme – il n'est pas permis de penser autrement d'une naissance humaine – elle rougissait pourtant de l'âge où elle enfantait et en même temps se

réjouissait de voir finir son affront : car c'est une honte pour les femmes de n'avoir pas la récompense des noces, puisque c'est leur seule raison de se marier. Elle se consolait donc en voyant son affront finir au prix de sa honte : cette honte dont j'ai parlé, la honte qu'elle avait à cause de son âge.

Tout ceci donne à entendre qu'ils n'avaient plus entre eux de relations conjugales : car si elle n'avait pas rougi du commerce d'un vieillard, elle n'eût pas rougi d'enfanter; et pourtant elle rougit de son fardeau maternel, tant qu'elle en ignore le mystère religieux. Elle qui se cachait parce qu'elle avait conçu un fils, en vint à se féliciter d'enfanter un prophète. Elle rougissait auparavant, elle rend grâce; elle doutait, la voilà affermie : «Car, dit-elle, dès que le son de ton salut a retenti à mes oreilles, la joie a fait tressaillir l'enfant dans mon sein.» Aussi a-t-elle poussé un grand cri lorsqu'elle a senti l'arrivée du Seigneur, parce qu'elle a cru à la sainteté de son enfantement; il n'y avait pas sujet de honte, du moment que la naissance d'un prophète faisait foi que sa génération avait été accordée, non recherchée.

Luc 1,26-38

«En ce même temps l'ange Gabriel fut envoyé par le Seigneur dans une ville de Galilée nommé Nazareth, à une vierge qu'avait épousée un homme du nom de Joseph, de la maison de David; et la vierge se nommait Marie.» Sans doute les mystères divins sont cachés et, comme l'a dit le prophète, il n'est pas facile à l'homme, quel qu'il soit, d'arriver à connaître les desseins de Dieu (Is 40,13). Pourtant l'ensemble des actions et des enseignements de notre Seigneur et Sauveur nous donne à entendre qu'un dessein bien arrêté a fait choisir de préférence, pour enfanter le Seigneur, celle qui avait épousé un homme. Mais pourquoi ne fut-elle pas rendue mère avant ses épousailles ? Peut-être pour qu'on ne pût dire qu'elle avait conçu dans l'adultère. Et l'Écriture, fort à propos, a indiqué ces deux choses; elle était épouse et vierge; vierge, ce qui la montre exempte de tout rapport avec un homme; épouse, pour soustraire au stigmate infamant d'une virginité perdue celle dont la grossesse eût semblé manifester la déchéance. Et le Seigneur a mieux aimé laisser certains mettre en doute son origine plutôt que la pureté de sa Mère : il savait combien délicat est l'honneur d'une vierge, combien fragile son renom de pureté; et il n'a pas jugé à propos d'établir la vérité de son origine aux dépens de sa Mère. Ainsi fut préservée la virginité de sainte Marie, sans détriment pour sa pureté, sans atteinte à sa réputation; car les saints doivent avoir bonne réputation même auprès des gens du dehors (I Tim 3,7), et il ne convenait pas de laisser aux vierges dont la conduite est en fâcheux renom le couvert et l'excuse de voir diffamée jusqu'à la Mère du Seigneur. Puis que reprocher aux Juifs, à Hérode, s'ils avaient semblé poursuivre l'enfant d'un adultère ? Et comment Lui-même eut-il dit : «Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir» (Mt 5,17), s'il avait paru commencer par une atteinte à la Loi, puisque l'enfantement hors mariage est condamné par la Loi ? Mieux encore, la pureté trouve un témoin de toute sûreté : un mari, en mesure et de ressentir l'injure et de venger l'affront, s'il n'avait reconnu un mystère. Ajoutons encore que cela donne plus de crédit aux paroles de Marie et lui épargne tout sujet de mentir : car elle eût semblé vouloir couvrir sa faute par un mensonge, si sans mariage elle eût été enceinte; elle aurait eu sujet de mentir, n'étant pas épouse; épouse, elle n'en avait pas, puisque la récompense du mariage et le bienfait des noces, c'est, pour les femmes, la fécondité.

Autre raison, qui n'est pas négligeable : la virginité de Marie devait tromper le prince du monde, qui, la voyant unie à un époux, n'a pu se méfier de son enfantement. Qu'il y ait eu intention de tromper le prince du monde, les paroles mêmes du Seigneur le proclament, quand Il commande aux apôtres de ne pas parler du Christ (Mt 16,20), interdit à ceux qu'il guérit de publier leur guérison (Ib., 8,4), ordonne aux démons de ne point parler du Fils de Dieu (Lc 4,35). Qu'il y ait eu, comme je l'ai dit, intention de tromper le prince du monde, l'Apôtre à son tour l'a proclamé : «Nous prêchons, dit-il, la sagesse de Dieu cachée dans le mystère, que nul des princes de ce monde n'a connue; car, s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de majesté» (I Cor 2,7 sqq.) : autrement dit, jamais ils n'auraient fait que je sois racheté par la mort du Seigneur. Il l'a donc trompé pour nous, Il l'a trompé pour le vaincre; Il a trompé le diable quand celui-ci le tentait, quand il le priait, quand il l'appelait Fils de Dieu, ne convenant jamais de sa propre divinité. Pourtant Il a plus encore trompé le prince de ce monde : car le diable, malgré un moment d'incertitude, quand il disait : «Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas» (Mt 4,6), a du moins fini par le reconnaître et s'est retiré de lui; les démons aussi l'ont connu, puisqu'ils disaient :

«Nous savons qui tu es, Jésus, le Fils de Dieu; pourquoi es-tu venu avant le temps nous torturer ?» (Mt 8,29); et ils ont reconnu sa venue précisément parce qu'ils savaient d'avance qu'il viendrait. Mais les princes de ce monde ne l'ont pas connu; quelle meilleure preuve pouvons-nous alléguer que le texte de l'Apôtre : «S'ils l'avaient connu, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de majesté ?» En effet, la malice des démons arrive à pénétrer même les choses cachées, mais ceux qu'absorbent les vanités du monde ne sauraient connaître les choses de Dieu.

Il y a eu répartition heureuse entre les évangélistes. Saint Matthieu nous montre Joseph averti par l'ange de ne pas renvoyer Marie, l'évangéliste Luc témoigne par ailleurs qu'ils ne s'étaient pas unis (Lc 1,27) et Marie elle-même le reconnaît ici, quand elle dit à l'ange : «comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?» mais de plus saint Luc même la proclame vierge en disant : «Et la vierge se nommait Marie», et le prophète nous l'avait appris par ces paroles : «Voici qu'une vierge va concevoir» (Is 7,14); Joseph aussi l'a montré, puisque, voyant la grossesse de celle qu'il n'avait pas connue, il s'apprêtait à la congédier; et le Seigneur Lui-même, sur la croix, l'a rendu manifeste en disant à sa Mère : «Femme, voici votre fils», puis au disciple : «Voici votre mère»; même l'un et l'autre, le disciple et la mère, en sont témoins, puisqu' «à partir de cette heure le disciple la prit chez lui» (Jn 19,26 sqq.). S'il y avait eu union, jamais à coup sûr elle n'eût quitté son époux, et cet homme juste n'aurait pas souffert qu'elle s'éloignât. Comment d'ailleurs le Seigneur aurait-il prescrit ce divorce, ayant lui-même prononcé que nul ne doit répudier son épouse sauf le cas de fornication ?

Quant à saint Matthieu, il montre bien ce que doit faire un juste qui constate la faute de son épouse, pour se garder innocent d'un homicide, pur d'un adultère; car «qui s'unit à une débauchée n'est qu'un corps avec elle» (I Cor 6,16). Ainsi, en toute circonstance, Joseph garde le mérite et fait figure de juste, ce qui relève son témoignage; car la bouche du juste ignore le mensonge et sa langue parle justice, son jugement profère la vérité.

Ne soyez pas ému si l'Écriture l'appelle souvent épouse : elle n'exprime pas la perte de sa virginité, mais témoigne des épousailles et de la célébration des noces; aussi bien nul ne répudie celle qu'il n'a pas prise pour épouse : donc vouloir la répudier, c'est reconnaître qu'il l'avait épousée. Il ne faut pas davantage s'émouvoir des paroles de l'évangéliste : «Il n'eut pas de rapports avec elle jusqu'à ce qu'elle mit au monde un fils» (Mt 1,25). Ou bien c'est là une locution scripturaire que vous rencontrez ailleurs : «Jusqu'à votre vieillesse, je suis» (Is 46,4); est-ce qu'après leur vieillesse Dieu a cessé d'être ? Et dans le psaume : «Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds» (Ps 109,1); serait-ce qu'après cela Il ne sera plus assis ? Ou bien encore, c'est qu'en plaidant une cause on estime suffisant de dire ce qui a trait à la cause et on ne s'enquiert pas du surplus; il suffit en effet de traiter la cause dont on s'est chargé, en ajournant l'incident. Ayant donc entrepris de montrer que le mystère de l'Incarnation fut exempt de tout commerce charnel, on n'a pas cru devoir pousser plus loin l'attestation de la virginité de Marie, pour ne point sembler défendre la Vierge plus qu'affirmer le mystère. Certes, en nous apprenant que Joseph était juste, on indique suffisamment qu'il n'a pu profaner le Temple de l'Esprit saint, la Mère du Seigneur, le sein consacré par le mystère.

Nous avons appris l'ordre des faits, nous en avons appris le dessein; apprenons-en également le mystère. Il est bien qu'elle ait été épouse, mais vierge, puisqu'elle figure l'Église, qui est sans tache, mais épouse : vierge elle nous a conçus de l'Esprit, vierge elle nous enfante sans douleur. Peut-être aussi sainte Marie a-t-elle été rendue féconde par un autre que son époux parce que les églises particulières, fécondées par l'Esprit et la grâce, sont unies visiblement à un pontife mortel.

«Et l'abordant, l'ange lui dit : Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes. Mais elle, à sa vue, fut troublée de son entrée.»

Reconnaissez la Vierge à sa conduite, reconnaissez la Vierge à sa modestie, reconnaissez la Vierge à ses paroles, reconnaissez-la au mystère. C'est le fait des vierges d'être troublées et intimidées chaque fois qu'un homme les aborde, de redouter toute conversation avec un homme.

Que les femmes apprennent à imiter ce parti pris de modestie : seule en sa retraite, pour que nul homme ne la vît, que seul l'ange la trouvât; seule, sans compagnon, seule, sans témoin, pour ne pas s'amoindrir en des entretiens vulgaires, elle est saluée par l'ange. Apprenez, vierge, à éviter les paroles peu retenues : Marie redoutait le salut même de l'ange : «Elle, cependant, en était à se demander quel était ce salut»; par modestie, car elle était troublée; par prudence, car elle était surprise de cette formule nouvelle de bénédiction, qui ne se lisait nulle part, ne s'était nulle part rencontrée jusque-là. A la seule Marie ce salut était réservé : seule, en effet, elle est justement appelée pleine de grâce, ayant seule obtenu cette grâce, que nulle autre n'avait reçue, d'être remplie de l'Auteur de la grâce.

Ainsi Marie rougissait, Elisabeth aussi rougissait. Apprenons donc ce qui distingue la modestie de la femme de celle de la vierge. Celle-là rougissait en ayant sujet, celle-ci par modestie. Pour la femme on indique une mesure à sa pudeur; chez la vierge la pudeur épanouit sa grâce.

«Et l'ange du Seigneur lui dit : Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous allez concevoir en votre sein et enfanter un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand.»

Sans doute l'ange a dit également de Jean : «il sera grand»; mais lui est grand comme peut l'être un homme, celui-ci grand comme étant Dieu; car «le Seigneur est grand, digne de toute louange, et sa grandeur n'a pas de limite» (Ps 144,3). Et il est bien vrai que cet autre fut grand, puisqu'«il n'existe point, parmi les enfants des femmes, de prophète plus grand que Jean-Baptiste» (Lc 7,28). Pourtant il a plus grand que lui, car «le plus petit au Royaume des cieux est plus grand que lui» (Ib.). Jean est grand, mais devant le Seigneur. Et Jean, si grand, n'a bu ni vin ni boisson enivrante; celui-ci mange et boit avec les publicains et les pécheurs (Mc 2,16). A celui-là d'attendre son mérite de l'abstinence, n'ayant nul pouvoir par nature; mais le Christ, qui par nature avait le pouvoir de remettre les péchés, pourquoi eût-Il évité ceux qu'il pouvait rendre meilleurs que les abstinents ? Il y a là aussi un mystère : Il ne refuse pas d'être leur convive, devant leur donner son sacrement. L'un donc mange, l'autre jeûne : figure des deux peuples, dont l'un jeûne en celui-là, l'autre est nourri en celui-ci. D'ailleurs le Christ a également jeûné, pour que vous n'esquiez pas le précepte; Il a mangé avec les pécheurs, pour vous montrer sa grâce, vous faire reconnaître sa puissance.

Donc Jean aussi est grand, mais sa grandeur a un principe, a une fin, tandis que le Seigneur Jésus est à la fois fin et principe, à la fois premier et dernier (Apo 22,13). Rien avant ce premier, rien au-delà de ce dernier. Et que les lois de la génération humaine ne vous entraînent pas à cette erreur de croire qu'il n'est pas premier puisqu'il est Fils. Attachez-vous aux Écritures : vous ne pouvez errer. Le Fils est appelé premier. On lit également que le Père est seul : «seul Il possède l'immortalité et habite la lumière inaccessible» (I Tim 6,16); de même vous avez lu : «Et au seul Dieu immortel» (I Tim 1,17). Mais Il n'est pas premier avant le Père, et celui-ci n'est pas seul sans Fils. Si vous niez l'un, vous prouvez l'autre : retenez l'un et l'autre, et vous les confirmez tous deux. Il n'a pas dit : «Je suis antérieur et je viens ensuite», mais : «Je suis le premier et je suis le dernier». Le Fils est premier, et par conséquent coéternel : car Il a un Père avec qui Il est éternel. J'ose le dire : le Fils est le premier, mais Il n'est pas seul; et je dis bien et je dis pieusement.

Pourquoi dresser une oreille impie, hérétiques ? Les filets que vous avez tendus, vous y êtes tombés. Le Fils est premier, et Il n'est pas seul : premier, parce que depuis toujours avec le Père, Il n'est pas seul, parce qu'il n'est jamais sans le Père. Ce n'est pas moi qui le dis, mais bien Lui qui a dit : «Et je ne suis pas seul, parce que le Père est avec moi» (Jn 16,32). Le Père est seul, parce qu'il n'y a qu'un Dieu; le Père est seul, parce qu'il y a une seule divinité du Père, du Fils et de l'Esprit saint, et qu'être unique, c'est être seul. Le Père est seul, seul le Fils unique, seul aussi l'Esprit saint : car ni celui qui est Fils n'est également Père, ni celui qui est Père également Fils, ni celui qui est Esprit saint également Fils. Autre est le Père, autre le Fils, autre l'Esprit saint; car nous lisons : «Je prierai mon Père et il vous donnera un autre Paraclet» (Jn 14,16). Le Père est seul, car il n'y a qu'un Dieu, de qui tout procède; le Fils est seul, car il n'y a qu'un Seigneur, par qui tout existe (cf. I Cor 8,6). Etre seul est le fait de la divinité; la génération atteste qu'il y a Père et Fils, en sorte que jamais on ne voie le Fils être sans Père ou le Père sans Fils. Donc (le Père)

n'est pas seul, car Il n'est pas seul immortel; Il n'est pas seul à habiter la lumière inaccessible, puisque «personne n'a jamais vu Dieu, sinon le Fils unique, qui est dans le sein du Père» (Jn 1,18), qui siège à la droite du Père. Et il s'en trouve pour dire qu'il n'a pas accès à la lumière qu'habité le Père ! Est-ce que la lumière vaut mieux que le Père ? Alors quelle lumière est inaccessible à Celui pour qui le Père n'est pas inaccessible ? C'est Lui la lumière véritable et l'auteur de la lumière éternelle, dont il est dit : «Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde» (Jn 1,9). Voyez si ce ne serait pas là cette lumière inaccessible qu'habité le Père, qu'habité également le Fils, puisque le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père.

Donc Il est vraiment grand : car la puissance de Dieu est largement répandue, la grandeur de la nature divine s'étend largement. La Trinité n'a nulle borne, nulles frontières, nulle mesure, nulle dimension; nul lieu ne la renferme, nulle pensée ne l'embrasse, nul calcul ne l'évalue, nulle époque ne la modifie. Sans doute le Seigneur Jésus a donné à des hommes la grandeur, car «leur voix s'est propagée sur toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités des espaces terrestres» (Ps 18,5), mais non jusqu'aux limites de l'univers, non jusqu'aux limites du ciel, non pas au-delà des cieux, tandis que «dans le Seigneur Jésus ont été créées toutes choses, aux cieux et sur terre, visibles et invisibles; et Lui est avant tout être, et tout subsiste par Lui» (Col 1,16 sqq.). Contemplez le ciel, Jésus y est; considérez la terre, Jésus est là; montez par la parole au ciel, descendez par la parole aux enfers, Jésus est là. Car, si vous montez au ciel, Jésus y est; si vous descendez aux enfers, Il est là (Ps 138,8). Aujourd'hui, tandis que je parle, Il est avec moi en cet instant, en ce moment; et si maintenant un chrétien parle en Arménie, Jésus est là; car «personne ne dit que Jésus est Seigneur, sinon par l'Esprit saint» (I Cor 12,3). Si par la pensée vous plongez dans les abîmes, là aussi vous verrez Jésus agir; car il est écrit : «Ne dites pas en votre coeur : qui est monté aux cieux ? sans doute pour en faire descendre le Christ ! ? ou : qui est descendu aux abîmes ? évidemment pour retirer le Christ d'entre les morts» (Rom 10,6 sqq.). Où donc n'est-Il pas, puisqu'il a tout achevé aux cieux, aux enfers et sur terre ? Il est donc vraiment grand, Lui dont la puissance a rempli le monde, qui est partout et sera toujours, puisque «son règne n'aura pas de fin».

«Or Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?»

Il semblerait ici que Marie n'a pas eu foi, si l'on n'y prenait soigneusement garde; aussi bien il n'est pas admissible qu'une incroyante apparaisse choisie pour engendrer le Fils unique de Dieu. Et comment se pourrait-il faire – sauf bien entendu le privilège d'une mère, qui avait assurément droit à plus d'égards, mais enfin, son privilège étant plus grand, une foi plus grande devait lui être assurée – comment donc se pourrait-il faire que Zacharie, pour n'avoir pas cru, fut condamné au silence et Marie, qui n'aurait pas cru, honorée de la pénétration de l'Esprit saint ? Mais Marie ne devait ni refuser de croire, ni se précipiter à la légère : refuser de croire à l'ange, se précipiter sur les choses divines. Il n'était pas aisé de connaître «le mystère caché depuis les siècles en Dieu» (Ép 3,9 et Col 1,26), que même les Puissances d'en haut n'ont pu connaître. Et pourtant elle n'a pas refusé sa foi, ni ne s'est dérobée à son rôle, mais elle a rangé son vouloir,



promis ses services; car en disant : «Comment cela se fera-t-il ?», elle n'a pas mis en doute l'effet, mais demandé le comment de cet effet. Combien plus de mesure en cette réponse que dans les paroles du prêtre ! Celle-ci dit : «Comment cela se fera-t-il ?» Lui a répondu : «Comment le saurai-je ?» Elle traite déjà de l'affaire, lui doute encore de la nouvelle. Il déclare ne pas croire en déclarant ne pas savoir, et il semble, pour croire, chercher encore un autre garant; elle se déclare prête à la réalisation et ne doute pas qu'elle ait lieu, puisqu'elle demande comment elle pourra se produire; car vous lisez : «Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?» Cet enfantement incroyable et inouï, il fallait l'entendre exposer avant d'y croire. Qu'une vierge enfante, c'est la marque d'un mystère divin, non humain; aussi bien «prenez pour vous ce signe, est-il dit : voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils» (Is 7,14). Marie l'avait lu, aussi a-t-elle cru à l'accomplissement; mais comment cela s'accomplirait-il, elle ne l'avait pas lu, car ce comment n'avait pas été révélé, même à un si grand prophète. C'est que l'annonce d'un tel mystère devait tomber des lèvres non d'un homme, mais d'un ange; aujourd'hui pour la première fois on entend : «L'Esprit saint descendra sur vous.»

On l'entend et on le croit. Aussi bien : «Voici, dit-elle, la servante du Seigneur; qu'il m'arrive selon votre parole». Voyez l'humilité, voyez le dévouement. Elle se dit la servante du Seigneur, elle choisie pour être sa Mère, et cette promesse inattendue ne l'a pas exaltée. Du même coup, en se disant servante, elle ne revendiquait aucun privilège comme suite d'une telle grâce; elle accomplirait ce qui lui serait ordonné : car devant enfanter le Doux et l'Humble, il convenait qu'elle fit preuve d'humilité.

«Voici la servante du Seigneur; qu'il m'arrive selon votre parole.» Vous avez là son obéissance, vous voyez son désir; «voici la servante du Seigneur» : c'est la disposition à servir; «qu'il m'arrive selon votre parole» : c'est le désir conçu. Comme Marie a été prompte à croire, même à des conditions anormales ! Car y a-t-il plus dissemblable que l'Esprit saint et un corps ? plus inouï qu'une vierge devenue féconde en dépit de la Loi, en dépit des usages, en dépit de cette pudeur qui est le plus cher souci d'une vierge ? Chez Zacharie, ce n'est pas une dissimilitude de conditions mais l'âge avancé qui l'a empêché de croire; car les conditions étaient normales : d'un homme et d'une femme un enfantement est chose régulière, et rien ne doit sembler incroyable qui est conforme à la nature. L'âge dépendant de la nature et non la nature de l'âge, il arrive souvent que l'âge fasse obstacle à la nature; mais il n'est pas contre la raison que la cause inférieure cède à la cause supérieure et que le privilège de la nature se montre plus fort que les habitudes d'un âge affaibli. Ajoutez à cela qu'Abraham et Sara avaient eu un fils dans leur vieillesse, et que Joseph est «fils de la vieillesse» (Gen 37,3). Or, si Sara est reprise pour avoir ri, plus juste encore est la condamnation de celui qui n'a cru ni au message ni au précédent. Marie, au contraire, en disant : «Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?» ne semble pas avoir douté de l'événement, mais demandé comment il s'accomplirait; il est clair qu'elle croyait à son accomplissement, puisqu'elle demandait comment il s'accomplirait. Aussi a-t-elle mérité d'entendre : «Bienheureuse êtes-vous d'avoir eu la foi !» Oui, vraiment bienheureuse, car elle l'emporte sur le prêtre : le prêtre s'était dérobé, la Vierge a redressé l'erreur.

Et il n'est pas surprenant que le Seigneur voulant racheter le monde ait commencé son œuvre par Marie : celle par qui se préparait le salut de tous serait ainsi la première à recueillir de son Fils le fruit du salut.

Et elle avait sujet de s'enquérir comment l'événement s'accomplirait, car elle avait lu qu'une vierge enfanterait, elle n'avait pas lu comment elle enfanterait. Elle avait lu, comme je l'ai dit, «voici qu'une vierge va concevoir» (Is 7,14); mais comment concevrait-elle ? C'est dans l'évangile que, pour la première fois, l'ange l'a dit.

Luc 1,39-56 La Visitation

«Et Marie se levant en ces jours-là partit en hâte pour la montagne, pour la cité de Juda, entra dans la demeure de Zacharie et salua Elisabeth.»

Il est normal que tous ceux qui veulent être crus fournissent les raisons de croire. Aussi l'ange qui annonçait les mystères, pour l'amener à croire par un précédent, a-t-il annoncé à Marie,

une vierge, la maternité d'une femme âgée et stérile, montrant ainsi que Dieu peut tout ce qui lui plaît. Dès qu'elle l'eut appris, Marie, non par manque de foi en la prophétie, non par incertitude de cette annonce, non par doute sur le précédent fourni, mais dans l'allégresse de son désir, pour remplir un pieux devoir, dans l'empressement de la joie, se dirigea vers les montagnes. Désormais remplie de Dieu, pouvait-elle ne pas s'élever en hâte vers les hauteurs ? Les lents calculs sont étrangers à la grâce de l'Esprit saint. Apprenez aussi, femmes pieuses, quel empressement vous devez témoigner à vos parentes près d'être mères. Marie jusque-là vivait seule dans la retraite la plus stricte; elle n'a été retenue ni de paraître en public par la pudeur virginale, ni de son dessein par les escarpements des montagnes, ni du service à rendre par la longueur du chemin. Vers les hauteurs la Vierge se hâte, la Vierge qui pense à servir et oublie sa peine, dont la charité fait la force et non le sexe; elle quitte sa maison et va. Apprenez, vierges, à ne pas courir les maisons des autres, à ne pas traîner sur les places, à ne pas engager de conversations sur la voie publique. Marie s'attarde à la maison, se hâte sur le chemin. Elle demeura chez sa cousine trois mois; car, étant venue pour rendre service, elle avait ce service à coeur; elle demeura trois mois, non pour le plaisir d'être dans une demeure étrangère, mais parce qu'il lui déplaisait de se montrer souvent au-dehors.

Vous avez appris, vierges, la délicatesse de Marie; apprenez son humilité. Elle vient comme une parente à sa parente, comme une cadette à son aînée; et non seulement elle vient, mais encore elle est la première à saluer; il convient en effet que plus chaste est une vierge, plus humble elle soit; qu'elle sache honorer ses aînées, qu'elle soit maîtresse d'humilité, celle qui fait profession de chasteté. Il y a là encore un motif de piété, il y a même un enseignement doctrinal : il faut remarquer en effet que le supérieur vient à l'inférieur pour aider l'inférieur : Marie à Elisabeth, le Christ à Jean; aussi bien, plus tard, pour consacrer le baptême de Jean, le Seigneur est venu à ce baptême (Mt 3,13).

Et tout de suite se manifestent les bienfaits de l'arrivée de Marie et de la présence du Seigneur : car «au moment où Elisabeth entendit le salut de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie de l'Esprit saint». Remarquez le choix et la précision de chaque mot. Elisabeth a la première entendu la voix, mais Jean a le premier senti la grâce : celle-là suivant l'ordre de la nature a entendu, celui-ci a tressailli sous l'effet du mystère; elle a perçu l'arrivée de Marie, lui celle du Seigneur : la femme celle de la femme, l'enfant celle de l'enfant. Elles parlent grâce; eux la réalisent au-dedans et abordent le mystère de la miséricorde au profit de leurs mères; et, par un double miracle, les mères prophétisent sous l'inspiration de leurs enfants. L'enfant a tressailli, la mère a été comblée; la mère n'a pas été comblée avant son fils, mais le fils, une fois rempli de l'Esprit saint, en a aussi rempli sa mère.

Jean a tressailli, l'esprit de Marie a également tressailli. Au tressaillement de Jean, Elisabeth est comblée; pour Marie, nous n'apprenons pas qu'elle fut (alors) remplie de l'Esprit, mais que son esprit tressaille : car Celui qu'on ne peut comprendre agissait en sa Mère d'une manière non compréhensible. Enfin celle-là est comblée après avoir conçu, celle-ci avant de concevoir.

«Bénie êtes-vous parmi les femmes, et béni le fruit de votre sein ! Et comment m'est-il donné que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ?»

L'Esprit saint connaît sa parole; Il ne l'oublie jamais, et la prophétie se réalise non seulement dans les faits miraculeux, mais en toute rigueur et propriété de termes. Quel est ce fruit du sein, sinon Celui de qui il fut dit : «Voici que le Seigneur donne pour héritage les enfants, récompense du fruit du sein» (Ps 126,3) ? Autrement dit : l'héritage du Seigneur, ce sont les enfants, prix de ce fruit qui est issu du sein de Marie. C'est Lui le fruit du sein, la fleur de la tige, dont Isaïe prophétisait bien : «Une tige, disait-il, va s'élever de la souche de Jessé, et une fleur jaillir de cette tige» (Is 11,1) : la souche, c'est la race des Juifs, la tige Marie, la fleur de Marie le Christ, qui, comme le fruit d'un bon arbre, selon nos progrès dans la vertu, maintenant fleurit, maintenant fructifie en nous, maintenant renaît par la résurrection qui rend la vie à son corps.

«Et comment m'est-il donné que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ?» Ce n'est point l'ignorance qui la fait parler – elle sait bien qu'il y a grâce et opération du saint Esprit à ce que la

mère du prophète soit saluée par la Mère du Seigneur pour le profit de son enfant – mais elle reconnaît que c'est le résultat non d'un mérite humain mais de la grâce divine; aussi dit-elle : «Comment m'est-il donné», c'est-à-dire : quel bonheur m'arrive, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ! Je reconnais n'y être pour rien. Comment m'est-il donné ? par quelle justice, quelles actions, pour quels mérites ? Ce ne sont pas là démarches accoutumées entre femmes «que la Mère de mon Seigneur vienne à moi». Je pressens le miracle, je reconnais le mystère : la Mère du Seigneur est féconde du Verbe, pleine de Dieu.

«Car voici qu'au moment où votre salut s'est fait entendre à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et bienheureuse êtes-vous d'avoir cru !»

Vous voyez que Marie n'a pas douté, mais cru, et par là obtenu le fruit de la foi. «Bienheureuse, dit-elle, qui avez cru !» Mais vous aussi bienheureux, qui avez entendu et cru ! car toute âme qui croit, conçoit et engendre la parole de Dieu et reconnaît ses oeuvres. Qu'en tous réside l'âme de Marie pour glorifier le Seigneur; qu'en tous réside l'esprit de Marie pour exulter en Dieu. S'il n'y a corporellement qu'une Mère du Christ, par la foi le Christ est le fruit de tous : car toute âme reçoit le Verbe de Dieu, à condition que, sans tache, préservée des vices, elle garde la chasteté dans une pureté sans atteinte. Toute âme donc qui parvient à cet état magnifie le Seigneur, comme l'âme de Marie a magnifié le Seigneur et comme son esprit a tressailli dans le Dieu Sauveur. Le Seigneur est en effet magnifié, ainsi que vous l'avez lu ailleurs : «Magnifiez le Seigneur avec moi» (Ps 33,4) : non que la parole humaine puisse ajouter quelque chose au Seigneur, mais parce qu'il grandit en nous; car «le Christ est l'image de Dieu» (II Cor 4,4; Col 1,15) et, dès lors, l'âme qui fait œuvre juste et religieuse magnifie cette image de Dieu, à la ressemblance de qui elle a été créée; dès lors aussi, en la magnifiant, elle participe en quelque sorte à sa grandeur et s'en trouve élevée : elle semble reproduire en elle cette image par les brillantes couleurs de ses bonnes oeuvres, et comme la copie par la vertu.

Or l'âme de Marie magnifie le Seigneur et son esprit tressaille en Dieu parce que, vouée âme et esprit au Père et au Fils, elle vénère avec un pieux amour le Dieu unique, d'où viennent toutes choses, et l'unique Seigneur, par qui sont toutes choses (cf. I Cor 86).

Suit la prophétie de Marie, dont la plénitude répond à l'excellence de sa personne. Et il n'est pas sans intérêt, semble-t-il, qu'Elisabeth prophétise avant la naissance de Jean, Marie avant celle du Seigneur. Déjà se dessine et s'ébauche le salut des hommes; car le péché ayant commencé par les femmes, le bien, aussi, débute par des femmes, afin que les femmes, délaissant à leur tour les mœurs efféminées, renoncent à leur faiblesse, et que l'âme, qui n'a pas de sexe, telle Marie ignorant l'erreur, s'applique religieusement à imiter sa chasteté.

«Marie demeura chez elle trois mois et s'en revint dans sa maison.» Il est bien qu'on nous montre Marie rendant service et fidèle à un nombre mystique : car la parenté n'est pas la seule cause de ce long séjour, mais aussi le profit d'un si grand prophète. En effet, si la première entrée a procuré un tel résultat qu'au salut de Marie l'enfant ait tressailli dans le sein, que l'Esprit saint ait rempli la mère de l'enfant, quels accroissements pouvons-nous croire qu'en un tel espace de temps, la présence de sainte Marie lui ait valu ! «Marie demeura chez elle trois mois.» Ainsi le prophète recevait l'onction et, tel un bon athlète, était exercé dès le sein maternel : car c'est en vue d'un grandiose combat que se préparait sa force.

Enfin Marie est demeurée jusqu'à ce que fût accompli pour Elisabeth le temps de l'enfantement. Or, si vous y prenez bien garde, vous trouverez qu'on n'a jamais noté cela que pour la naissance des justes; car enfin «les jours furent accomplis pour l'enfantement» de Marie, «le temps fut accompli» pour l'enfantement d'Elisabeth, le temps de la vie s'est accompli quand les saints ont quitté la carrière de cette vie . La plénitude est pour la vie du juste, le vide pour les jours des impies.

Luc 1,57-80. Naissance de saint Jean-Baptiste

«Elisabeth mit donc au monde un fils, et ses voisins s'unissaient à sa joie.»

La naissance des saint est une joie pour beaucoup, parce que c'est un bien commun : car la

justice est une vertu sociale. Aussi à la naissance de ce juste voit-on déjà les marques de ce que sera sa vie, et le charme qu'aura sa vertu est présagé et signifié par l'allégresse des voisins.

Il est heureux que soit mentionné le temps passé par le prophète au sein maternel, sans quoi la présence de Marie n'eût pas été rapportée. Mais il n'est pas question du temps de son enfance, car, la présence du Seigneur l'ayant fortifié dès le sein de sa mère, il n'a pas connu les entraves de l'enfance. Aussi ne lisons-nous dans l'Évangile rien d'autre à son sujet que sa naissance et son témoignage : son tressaillement au sein maternel, sa parole au désert. C'est qu'il n'a jamais connu l'âge de l'enfance, puisqu'élevé au-dessus de la nature, au-dessus de son âge, il a, dès le sein de sa mère, commencé par la mesure de l'âge parfait de la plénitude du Christ (Ep 4,13).



«Et sa mère répondit : Non, mais il s'appellera Jean. Et ils lui répondirent : Il n'y a personne dans votre parenté à porter ce nom. Ils demandèrent donc par signes à son père comment il voulait qu'on le nommât. Et, prenant des tablettes, il écrivit ces mots : Jean est son nom. Et tous furent étonnés. Et aussitôt sa langue se délia, ses lèvres s'ouvrirent, et il parla pour bénir Dieu.»

Chose remarquable, le saint évangéliste a jugé bon de noter en premier lieu que beaucoup pensaient donner à l'enfant le nom de son père Zacharie : ainsi vous observerez que sa mère n'a pas trouvé déplaisant le nom de quelque étranger, mais que l'Esprit saint lui a communiqué celui que précédemment l'ange avait annoncé à Zacharie; muet, celui-ci n'a pu indiquer le nom de son fils à son épouse, mais Elisabeth a appris par révélation ce qu'elle n'avait pas appris de son mari. «Jean, dit-il, est son nom»; c'est-à-dire : ce n'est pas nous qui lui donnons un nom, puisqu'il a déjà reçu de Dieu son nom. Il a son nom : nous le reconnaissons, nous ne l'avons pas choisi. Les saints ont ce privilège de recevoir de Dieu un nom; ainsi Jacob est appelé Israël parce qu'il a vu Dieu; ainsi notre Seigneur a été appelé Jésus avant sa naissance; ce n'est pas l'ange, mais son Père qui Lui a imposé ce nom : «Mon fils Jésus, est-il écrit, se manifestera avec ceux qui auront part à sa joie, qui ont été réservés pour les quatre cents années. Et voici qu'après ces années mon fils le Christ mourra et le siècle se convertira» (IV Esdras 7,28-30)» Vous le voyez, les anges annoncent ce qu'ils ont entendu, non ce qu'ils ont pris sur eux.

Ne soyez pas surpris si cette femme témoigne d'un nom qu'elle n'avait pas entendu, puisque l'Esprit saint, qui l'avait confié à l'ange, le lui a révélé. D'ailleurs il ne se pouvait qu'elle ignorât le Précurseur du Seigneur, elle qui avait annoncé le Christ. Et il y avait lieu d'ajouter que personne dans sa parenté ne portait ce nom : vous comprenez ainsi que ce nom ne désigne pas la famille, mais le prophète. Zacharie à son tour est interrogé par signes; mais comme son manque de foi l'avait privé de la parole et de l'ouïe, ne pouvant s'exprimer de vive voix, il le fait par la main et par l'écriture; car «il écrivit ces mots : Jean est son nom» : par où le nom n'est pas donné mais attesté. Et il est juste qu'aussitôt sa langue se soit déliée : enchaînée par l'incrédulité, la foi l'a déliée. Croyons donc, nous aussi, afin de parler (Ps 115,1), afin que notre langue, enchaînée par les liens de l'incrédulité, se délie en paroles spirituelles. Ecrivons en esprit les mystères si nous voulons parler; écrivons le message du Christ «non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair de notre coeur» (II Cor 3,3). Car parler de Jean, c'est prophétiser le Christ : parlons de Jean, parlons aussi du Christ, afin que nos lèvres à leur tour puissent s'ouvrir, ces lèvres qui, chez un prêtre si grand, étaient, comme pour un animal sans raison, bridées par le mors d'une foi hésitante.

«Et Zacharie son père fut rempli de l'Esprit saint et prophétisa en ces termes.»

Voyez comme Dieu est bon, prompt à pardonner les péchés : non seulement Il rend ce qu'il avait retiré, mais Il accorde encore ce qu'on n'espérait pas. Cet homme depuis longtemps muet prophétise : car c'est le comble de la grâce de Dieu que ceux qui l'avaient nié Lui rendent hommage. Que personne donc ne perde confiance; que personne, à la pensée de ses fautes passées, ne désespère des récompenses divines. Dieu saura modifier sa sentence si vous savez corriger votre faute.

«Et toi, enfant, on t'appellera prophète du Très-Haut.»

Il est bien que, dans cette prophétie sur le Seigneur, il adresse la parole à son prophète pour montrer qu'il y a là encore un bienfait du Seigneur : faute de quoi, dans cette énumération des bienfaits généraux, il eût semblé, comme un ingrat, taire ceux qu'il avait reçus, qu'il reconnaissait dans son fils. Mais quelques-uns jugeront peut-être déraisonnable et extravagant d'adresser la parole à un enfant de huit jours. Pourtant, à la réflexion, nous comprenons parfaitement qu'il pouvait, une fois né, entendre la voix de son père, ayant entendu le salut de Marie avant de naître. Prophète, il (Zacharie) savait qu'il est d'autres oreilles pour un prophète, celles qu'ouvre l'Esprit de Dieu, et non la croissance du corps; il (Jean-Baptiste) avait le sens pour comprendre, ayant eu le sentiment pour tressaillir.

Remarquez encore combien courte est la prophétie d'Elisabeth, combien étendue celle de Zacharie. Pourtant l'un et l'autre parlaient de la plénitude de l'Esprit saint; mais le bon ordre était respecté, qui demande à la femme d'être plus appliquée à s'instruire des choses divines qu'à les enseigner. Aussi avons-nous peine à trouver une femme qui ait prophétisé plus longuement que la Mère du Seigneur. Même la prophétesse Marie, soeur d'Aaron, comme elle a vite terminé son cantique ! (Ex 15,20 sqq.) au lieu que, le jour où elle parla plus longuement en compagnie de son frère, elle ne manqua pas d'être châtiée de ses propos (Nom 12,1 sqq.).

Luc 2,1-20. Nativité du Christ

«Or il advint en ces jours qu'un édit fut rendu par César Auguste pour la déclaration de recensement du monde entier.»

Ayant à parler de la naissance du Sauveur, il ne nous semble pas hors de propos de rechercher à quelle époque Il est né. Quel rapport y a-t-il, en effet, entre cette déclaration d'ordre temporel et la naissance du Seigneur, à moins de remarquer ici encore un mystère divin : sous le couvert de cette déclaration temporelle, c'est une spirituelle qui s'accomplit et qui se doit faire au roi non de la terre, mais du ciel; c'est la profession de la foi, le cens des âmes. Avec l'abolition du cens antique de la Synagogue, un nouveau cens se préparait, celui de l'Église, qui, au lieu d'infliger des tortures, les abrogerait; et, par une figure spirituelle, le peuple s'enrôlait déjà pour le Christ. Il ne s'agit pas ici d'évaluer l'étendue des terres, mais les esprits et les âmes, ni de délimiter les frontières, mais de les reporter plus loin. Aucune distinction d'âge, mais tous sont inscrits; personne, en effet, n'est exempt de ce cens, car tout âge paie son tribut au Christ que les enfants vagissants confessent par leur martyre, à qui rend témoignage le tressaillement de ceux qui sont encore au sein. Ne redoutez, dans ce cens, rien de terrible, de dur, de fâcheux : c'est la foi seule qui signale chacun. Voulez-vous apprendre qui sont les collecteurs du Christ ? Ils ont ordre de percevoir le cens sans bâtons (Mt 10,10), de conquérir le peuple non par la terreur mais par la bienveillance, de rentrer le glaive (Mt 26,52), de ne pas posséder d'or : voilà quels censeurs ont conquis l'univers. Enfin, pour vous apprendre que c'est le recensement non d'Auguste mais du Christ, l'univers entier reçoit ordre de se déclarer. A la naissance du Christ, tous se déclarent : le monde étant convoqué, tous sont mis à l'épreuve. Qui donc pouvait exiger la déclaration de l'univers entier, sinon Celui qui avait pouvoir sur l'univers entier ? Car ce n'est pas à Auguste, mais «au Seigneur qu'appartient la terre et ce qui la remplit, l'univers et tous ceux qui l'habitent» (Ps 23,1). Auguste ne gouvernait pas les Goths, il ne gouvernait pas les Arméniens; le Christ les gouvernait. Ils ont certes reçu le recenseur du Christ, puisqu'ils ont fourni des martyrs du Christ. Et peut-être est-ce la raison pour laquelle ils triomphent de nous, comme nous le voyons actuellement : ils ont confessé le Christ par l'offrande du sang, tandis que les Ariens ont mis en cause sa nature.

«Ce recensement, est-il dit, fut le premier accompli.» Or bien des régions de l'univers avaient déjà et souvent été recensées, comme en témoigne l'histoire. C'est donc le premier recensement, mais des âmes, auquel tous se font inscrire, sans aucune exception, sur la convocation non d'un héraut, mais du prophète qui avait dit longtemps à l'avance : «Nations, applaudissez toutes, fêtez Dieu par des chants d'allégresse, parce que Dieu est souverain, redoutable, le grand Roi de toute la terre.» (Ps 46,2).



Enfin, pour vous faire connaître que l'impôt demandé est la justice, voici venir Joseph et Marie, le juste et la Vierge, l'un qui gardera le Verbe, l'autre qui doit le mettre au monde. Où se déclarent le juste et la Vierge, sinon au lieu de la naissance du Christ ? Car «tout esprit qui confesse que Jésus Christ est venu dans la chair est de Dieu» (I Jn 4,2). Mais, en un sens plus profond, où naît le Christ, sinon dans votre poitrine ? «Car le Verbe est tout près, sur vos lèvres et dans votre coeur» (Rom 10,8).

Il est bien qu'on ait ajouté le nom du gouverneur pour marquer la suite des temps. «La Syrie, est-il dit, avait pour gouverneur Cyrinus lorsqu'eut lieu ce premier recensement»; c'est comme si l'évangéliste avait pris un consul comme repère pour authentifier ce livre; car, si l'on mentionne les consuls dans les contrats d'achat, combien plus le rachat de tous demandait-il que sa date fût marquée ! Vous avez donc ici tout ce qu'on a coutume de mettre dans les contrats : le nom de celui qui exerçait là-bas le pouvoir souverain, le jour, le lieu, le titre. Il est d'usage aussi que des témoins interviennent : le Christ s'en est également assuré pour sa naissance et sa génération selon la chair, pour souscrire à l'évangile, quand il a dit : «vous me servirez de témoins à Jérusalem» (Ac 1,8).

«Et il se trouva, quand ils furent là, que les jours furent accomplis de son enfantement. Et elle mit au monde un fils, son premier-né; elle l'enveloppa de langes et le plaça dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place à l'hôtellerie.»

En peu de mots saint Luc a exposé comment et en quel temps et en quel lieu le Christ est né selon la chair. Mais si vous vous enquérez de sa génération céleste, lisez l'évangile de saint Jean, qui a commencé par le ciel pour descendre sur terre. Vous y trouverez et quand Il était et comment Il était et ce qu'il était; ce qu'il avait fait, ce qu'il faisait, et où Il était et où Il est venu; comment Il est venu, en quel temps Il est venu, pour quel motif Il est venu. «Au commencement, dit-il, était le Verbe» : vous voyez quand Il était; «et le Verbe était chez Dieu» : vous voyez comment Il était. Vous voyez encore ce qu'il était : «Et le Verbe, dit-il, était Dieu ?» ce qu'il avait fait : «Tout a été fait par Lui ?» ce qu'il faisait : «C'était la lumière véritable qui éclaire tout homme à sa venue en ce monde ?» et où Il était : «Il était dans ce monde ?» où Il est venu : «Il est venu chez Lui ?» comment Il est venu : «Le Verbe s'est fait chair» (Jn 1,1 sqq.) ? quand il est venu : «Jean Lui rend témoignage en ces termes : C'est Lui de qui j'ai dit : Celui qui vient après moi a été placé devant moi parce qu'il était avant moi» (Jn 1,30). Pour quel motif Il est venu, Jean lui-même l'atteste : «Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde» (Ib., 29). Connaissant donc la double génération et le rôle de chacune, si nous remarquons pour quel motif Il est venu : prendre sur Lui les péchés du monde moribond pour abolir la souillure du péché et la mort de

tous en Lui-même, qui ne pouvait être vaincu, la suite normale est que maintenant l'évangéliste saint Luc nous enseigne à son tour et nous montre les voies du Seigneur qui grandit selon la chair. Et personne ne doit s'émouvoir si, ayant attribué à un dessein profond l'omission de l'enfance de Jean, nous justifions la description de l'enfance du Christ; car il n'appartient pas à tout le monde de dire : «Je me suis rendu faible avec les faibles pour gagner les faibles; je me suis fait tout à tous» (I Cor 9,22); et de nul autre on n'a pu dire : «Il a été blessé à cause de notre iniquité, rendu faible à cause de nos péchés» (Is 53,5). Il a donc été petit, Il a été enfant, pour que vous puissiez, vous, être homme achevé; Il est, Lui, enveloppé de langes, pour que vous soyez, vous, dégagé des liens de la mort; Lui dans la crèche, pour que vous placiez sur les autels; Lui sur terre, pour que vous soyez parmi les étoiles; Lui n'a pas eu d'autre place dans ce caravansérail, pour que vous ayez plusieurs demeures dans le ciel (Jn 14,2). «Lui qui était riche, est-il dit, s'est fait pauvre à cause de vous, afin que sa pauvreté vous enrichît» (II Cor 8,9). C'est donc mon patrimoine que cette pauvreté, et la faiblesse du Seigneur est ma force. Il a préféré pour Lui l'indigence, afin d'être prodigue pour tous. C'est moi que purifient ces pleurs de son enfance vagissante, ce sont mes fautes qu'ont lavées ces larmes. Je suis donc, Seigneur Jésus, plus redevable à vos affronts de ma rédemption qu'à vos oeuvres de ma création. Naître ne m'eût servi de rien sans le profit de la rédemption.

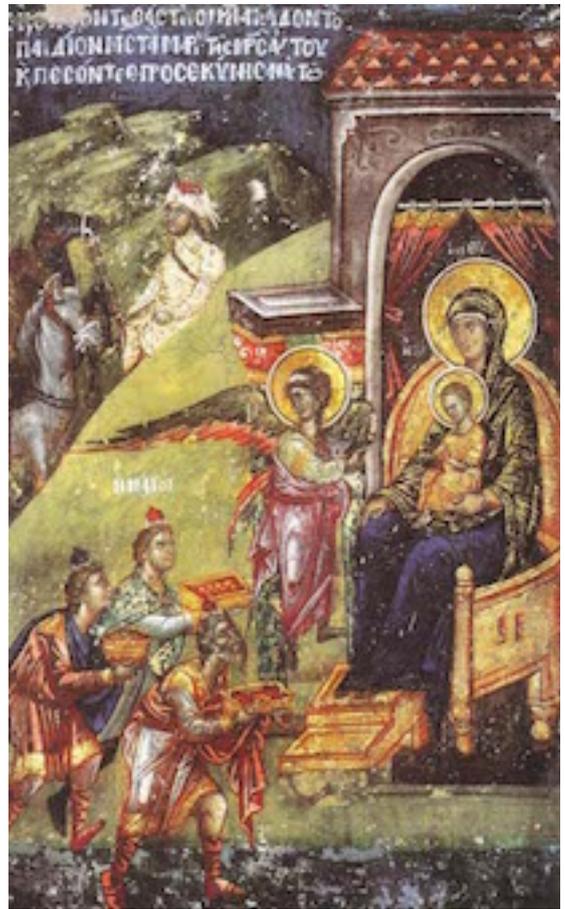
Mais que personne n'emprisonne dans les usages du corps toute la condition de la divinité. Autre est la nature de la chair, autre la gloire de la divinité. A cause de vous l'infirmité, par Lui-même la puissance; à cause de vous le besoin, par Lui-même l'opulence. Ne calculez pas ce que vous voyez, mais reconnaissez que vous êtes racheté. Qu'il soit dans les langes, vous le voyez; vous ne voyez pas qu'il est dans les cieus. Vous entendez les vagissements de l'enfant, vous n'entendez pas les mugissements du bœuf qui reconnaît son Seigneur; car «le bœuf reconnaît son propriétaire et l'âne la crèche de son maître» (Is 1,3), je dirai même la crèche, comme l'a écrit le traducteur; car pour moi il n'y a aucune différence entre les mots, s'il n'y en a pas quant au sens. Si, en effet, l'orateur de ceux qui recherchent les fioritures du style n'admet pas que la fortune de la Grèce tienne à ce qu'il emploie tel ou tel mot, mais pense qu'il faut considérer la chose; si leurs philosophes mêmes, qui passent des jours entiers en discussions, ont usé de termes peu latins et peu reçus afin d'employer les termes propres, combien plus nous autres devons-nous négliger les mots, considérer les mystères, qui assurent la victoire à la pauvreté du style ! car les merveilles des oeuvres divines ont resplendi, sans aucune parure littéraire, par la lumière de leur vérité. Car enfin l'ânesse spirituelle n'a pas été nourrie de feintes délices, mais d'un aliment de nature substantielle, par la sainte mangeoire. Voilà le Seigneur, voilà la crèche par laquelle nous fut révélé ce divin mystère : que les Gentils, vivant à la manière des bêtes sans raison dans les étables, seraient rassasiés par l'abondance de l'aliment sacré. Donc l'ânesse, image et modèle des Gentils, a reconnu la crèche de son Seigneur. Aussi dit-elle : «Le Seigneur me nourrit, et rien ne me manquera» (Ps 22,1). Sont-ils quelconques, les signes auxquels Dieu se fait reconnaître, le ministère des anges, l'adoration des mages, le témoignage des martyrs ? Il sort du sein maternel, mais Il resplendit au ciel; Il est couché dans une au-berge d'ici-bas, mais baigné d'une lumière céleste. Une épouse l'a enfanté, mais une vierge l'a conçu; une épouse l'a conçu, mais une vierge l'a mis au monde.

Lc 2,1-18. Les Mages

Saint Matthieu, en effet, nous a enseigné un mystère qui n'est pas à négliger, mais que saint Luc, le trouvant déjà raconté tout au long, a cru devoir taire, assez riche, à son avis, s'il revendiquait entre tous la crèche de son Seigneur. Donc ce petit enfant, que le manque de foi vous fait trouver méprisable, des mages venus d'Orient l'ont suivi sur un si long parcours, se prosternent pour l'adorer, l'appellent roi, et reconnaissent qu'il ressuscitera, en tirant de leurs trésors l'or, l'encens et la myrrhe. Quels sont ces présents d'une foi véritable ? L'or est pour le roi, l'encens pour Dieu, la myrrhe pour le mort; autre, en effet, est l'in-signes de la royauté, autre le sacrifice offert à la puissance divine, autres les honneurs d'un ensevelissement qui, loin de décomposer le corps du mort, le conservera. Nous aussi, qui entendons et lisons ces choses, tirons de nos trésors, mes frères, de semblables présents; car «nous avons un trésor dans des vases d'argile» (II Cor 4,7). Si donc, même en vous, vous ne devez pas considérer ce que vous êtes comme venant de vous, mais du Christ, combien plus dans le Christ devez-vous considérer non ce qui est vôtre mais ce qui est du Christ ! Donc les mages tirent de leurs trésors des présents. Voulez-vous savoir quelle belle récompense ils recueillent ? L'étoile est visible pour eux,

mais invisible où est Hérode; où est le Christ, elle est de nouveau visible et leur montre la voie. Donc cette étoile est la voie; et la voie, c'est le Christ (Jn 14,6); c'est que, dans le mystère de l'Incarnation, le Christ est l'étoile : car «une étoile s'élèvera de Jacob, et un homme surgira d'Israël» (Nom 24,17). Aussi bien, où est le Christ, l'étoile est aussi : car Il est «l'étoile brillante du matin» (Apo 22,16); c'est donc par sa propre clarté qu'il se signale.

Écoutez un autre enseignement. Par un chemin les mages sont venus, par un autre ils s'en retournent; car, après avoir vu le Christ, compris le Christ, ils repartent à coup sûr meilleurs qu'ils n'étaient venus. Il y a en fait deux voies, l'une qui mène à la mort, l'autre qui mène au Royaume; celle-là est celle des pécheurs, qui conduit à Hérode; celle-ci est le Christ, et par elle on retourne à la patrie : car ici-bas ce n'est qu'un exil passager, ainsi qu'il est écrit : «Mon âme a été longtemps exilée» (Ps 119,6). Gardons-nous donc d'Hérode, de celui qui détient pour un temps le pouvoir de ce monde, afin de conquérir une demeure éternelle dans la patrie céleste. Les élus ne sont pas les seuls à qui soient offertes ces récompenses, puisque «le Christ est tout et en tous» (Col 3,11). Vous le voyez en effet, ce n'est pas en vain que, parmi les Chaldéens, qui passent pour posséder le mieux les secrets des nombres, Abraham a cru en Dieu, ou que les mages, qui se donnent aux artifices de la magie par désir de se rendre favorable la divinité, ont cru à la naissance du Seigneur sur terre; ce n'est pas en vain, dis-je, mais afin que les peuples ennemis fournissent un témoignage à la sainte religion et un exemple de crainte de Dieu. Cependant qui sont ces mages, sinon, comme une histoire nous l'apprend, des descendants de ce Balaam, qui a prophétisé : «Une étoile s'élèvera de Jacob» (Nom 24,17) ? Ils sont donc ses héritiers par la foi non moins que par la descendance. Lui a vu l'étoile en esprit, eux l'ont vue de leurs yeux et ont cru. Ils avaient vu une étoile nouvelle qu'on n'avait pas vue depuis la création du monde; ils avaient vu une créature nouvelle, et ils cherchaient non seulement sur terre, mais encore au ciel, le bienfait de l'homme nouveau, conformément au texte prophétique de Moïse : «Une étoile s'élèvera de Jacob et un homme surgira d'Israël»; et ils ont reconnu que c'était là l'étoile qui signale l'Homme-Dieu. Ils ont adoré le petit enfant : à coup sûr ils ne l'auraient pas adoré s'ils avaient cru qu'il fût seulement un petit enfant. Le mage donc a compris que c'en était fini de ses artifices; et vous, ne comprenez-vous pas que vos richesses sont arrivées ? Lui rend hommage à un étranger; vous, ne reconnaissez-vous pas Celui qui était promis ? Lui croit, bien qu'il y perde; vous, ne songez-vous pas à croire dans votre intérêt ?



Les mages annoncent donc la naissance d'un roi : Hérode se trouble; il rassemble scribes et princes des prêtres et s'enquiert du lieu où le Christ doit apparaître. Les mages annoncent simplement un roi; Hérode s'enquiert du Christ : c'est donc Lui qu'il reconnaît être le roi dont il s'enquiert. Enfin, si l'on recherche où Il doit naître, c'est signe qu'il était annoncé : on n'aurait pu le rechercher s'il n'eût pas été annoncé. O Juifs insensés ! vous ne croyez pas à la venue de Celui que vous voyez, vous ne croyez pas à la venue de Celui que vous dites devoir venir !

«Informez-moi, dit-il, pour que je vienne l'adorer.» Hérode tend bien un piège, mais il ne conteste pas la divinité de Celui qu'il parle d'adorer. Finalement il fait mettre à mort des enfants : à quel autre qu'à Dieu convenait un tel sacrifice ? Bien que privée de sentiment, l'enfance rend pourtant hommage à ce Dieu pour qui elle est immolée. Nous avons effleuré ces quelques passages de saint Matthieu pour mettre en lumière que l'époque de l'enfance n'a pas été dépourvue d'ouvrages de la divinité. Si l'âge de sa chair était incapable d'agir, Dieu, en tout cas, était là, qui employait aux ouvrages de la divinité l'âge de sa chair, qui même faisait veiller dans

cette région les pâtres «observant les veilles de la nuit sur leur troupeau». Voyez les origines de l'Église naissante : le Christ naît, et les pasteurs se mettent à veiller; par eux les troupeaux des nations, vivant jusque-là la vie des animaux, vont être rassemblés dans le bercail du Seigneur pour n'être pas exposés, dans les ténèbres que répand la nuit, aux incursions des fauves spirituels. Et les pasteurs peuvent bien veiller, étant formés par le bon Pasteur. Ainsi le troupeau, c'est le peuple; la nuit, c'est le monde; les pasteurs, ce sont les prêtres. A moins que, peut-être, celui-là aussi ne soit pasteur, à qui il est dit : «Soyez vigilant, et affermissez» (Apo 3,2) : car le Seigneur n'a pas seulement institué les évêques pour veiller sur le troupeau, il y a encore destiné les anges.

«Voici qu'un ange du Seigneur se tint devant eux.» Voyez quel soin Dieu prend d'établir la foi. Un ange instruit Marie, un ange Joseph, un ange les bergers. Ce n'est pas assez d'avoir une fois envoyé; c'est «sur deux et trois témoins que repose toute parole» (Dt 19,5; Mt 18,16).

«Et voici qu'à l'ange se joignit la multitude de la milice céleste, qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur terre paix aux hommes de bonne volonté.»

Il est bon que soit mentionnée l'armée des anges, qui suivaient le chef de leur milice (Jos 5,14). A qui donc les anges pouvaient-ils adresser leur louange, sinon à leur Seigneur, selon qu'il est écrit : «Louez le Seigneur du haut des cieux, louez-le dans les hauteurs, louez-le tous, vous ses anges» (Ps 148,1 sqq.). Voilà donc accomplie la prophétie. Le Seigneur est loué du haut des cieux et se montre sur terre, Lui dont saint Marc a dit : «Il était avec les bêtes et les anges le servaient» (Mc 1,13), pour nous faire reconnaître d'une part les marques de sa miséricorde, d'autre part les indices de sa puissance divine. C'est en votre nature qu'il supporte les bêtes, en la sienne qu'il est célébré par les anges.

Et ils disent : «Voyons cette parole qui s'est accomplie, comme le Seigneur nous l'a révélé. Et ils vinrent en hâte.» Vous voyez les bergers se hâter : car ce n'est pas avec nonchalance qu'on cherche le Christ. Vous voyez que les bergers ont cru à l'ange : et vous, croyez au Père, au Fils, à l'Esprit saint, aux anges, aux prophètes, aux apôtres. Voyez avec quelle précision l'Écriture calcule le poids de chaque mot : «Ils se hâtent, dit-elle, d'aller voir le Verbe»; et de fait, en voyant le corps du Seigneur, on voit le Verbe, c'est-à-dire le Fils.

Ne jugez pas négligeable cet exemple de foi, ni méprisable la personne des bergers; il est certain que, plus elle est méprisable pour la prudence, plus elle a de prix pour la foi. Le Seigneur n'a pas recherché les académies que rem-plissent des cercles de sages, mais le peuple simple, incapable d'arranger ce qu'il a entendu ou de l'agrémenter. C'est la simplicité qu'il demande, Il ne désire pas la prétention. Et ne jugez pas négligeables, comme étant quelconques, les paroles des bergers. C'est des bergers que Marie elle-même recueille les éléments de sa foi, ce sont les bergers qui convient le peuple à rendre hommage à Dieu; car «on était émerveillé de ce qu'on entendait dire aux bergers».

«Quant à Marie, elle gardait toutes ces paroles, les repassant dans son coeur.»

Reconnaissons la chasteté de la sainte Vierge en toutes circonstances; non



moins pudique de ses lèvres que dans son corps, elle repassait en son cœur les éléments de la foi. Si Marie s'est mise à l'école des bergers, pourquoi refuser, vous, d'être à l'école des prêtres ? Si Marie garde le silence avant que l'ordonne l'Apôtre (I Tim 2,11-12; I Cor 14,34), pourquoi, vous, après que l'Apôtre l'a ordonné, êtes-vous plus désireuse d'enseigner que d'apprendre ? Sachez que ce défaut tient aux personnes, non pas au sexe; car votre sexe est saint. Bref, Marie n'avait pas reçu le précepte, elle a donné l'exemple.

Luc 2,21. Circoncision

L'enfant est donc circoncis. Quel est cet enfant, sinon Celui dont il a été dit : "Un enfant nous est né, un fils nous a été donné ?" (Is 9,6) Il s'est placé sous la Loi afin de gagner ceux qui étaient sous la Loi (I Cor 9,20).

Luc 2,22-40. Présentation au Temple.

Qu'est-ce qu'être présenté à Jérusalem, au Seigneur, je le dirais si, dans mes commentaires sur Isaïe, je ne l'avais déjà dit. Circoncis des vices, Il a été jugé digne du regard du Seigneur; car «les yeux du Seigneur reposent sur les justes» (Ps 33,16). Vous le voyez, tout l'ensemble de la Loi ancienne a été figure de l'avenir – car la circoncision même figure la purification des péchés – mais comme, inclinée par la convoitise au péché, la faiblesse humaine, corps et âme, est enlacée par les liens inextricables des vices, le huitième jour assigné pour la circoncision figurait que la purification de toutes fautes devait s'accomplir au temps de la Résurrection. C'est le sens du texte «tout mâle qui le premier ouvre le sein (maternel) sera appelé saint pour le Seigneur» (Ex 13,12) : ces paroles de la Loi promettaient le fruit de la Vierge, vraiment saint, parce que sans tache. Au reste, qu'il soit bien Celui que la Loi désigne, la reprise par l'ange des mêmes expressions le manifeste : «L'enfant qui va naître, dit-il, sera appelé saint, Fils de Dieu» (Lc 1,35). Car nul commerce humain n'a pénétré le mystère du sein virginal, mais une semence sans tache a été déposée dans ses entrailles immaculées par l'Esprit saint. Le seul, en effet, des enfants de la femme qui soit parfaitement saint, c'est le Seigneur Jésus, à qui toute atteinte de la corruption terrestre a été épargnée par la nouveauté de son enfantement sans tache, écartée par sa majesté céleste. En effet, à nous en tenir à la lettre, comment appeler saint tout enfant mâle, quand il est notoire que beaucoup furent de grands scélérats ? un saint, Achab ? des saints, les faux prophètes qu'à la prière d'Élie un feu vengeur de l'outrage fait au ciel a dévorés (I R 18) ? Mais voici le Saint en qui va s'accomplir le mystère dont les saintes prescriptions de la Loi divine dessinaient la figure, attendu que seul Il devait donner à l'Église, sainte et Vierge, d'enfanter de son sein entrouvert, par une fécondité sans tache, le peuple de Dieu. Seul donc Il s'est ouvert le sein maternel; et quoi d'étonnant ? Celui qui avait dit au prophète : «Avant de te former dans les entrailles de ta mère, je te connaissais, et dans son sein même je t'ai sanctifié» (Jér 1,5), Celui donc qui sanctifia un autre sein pour que naquît le prophète, Celui-là aussi entrouvrit le sein de sa Mère pour en sortir sans tache.

«Et voici qu'il y avait à Jérusalem un homme du nom de Siméon. Et c'était un homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël.»

Non seulement les anges et les prophètes, les bergers et les parents, mais encore les vieillards et les justes apportent leur témoignage à la naissance du Seigneur. Tout âge, l'un et l'autre sexe, les événements miraculeux en font foi : une Vierge engendre, une stérile enfante, un muet parle, Elisabeth prophétise, le mage adore, l'enfant renfermé dans le sein tressaille, une veuve rend grâces, un juste est dans l'attente. C'était bien un juste, car il attendait non son profit mais celui du peuple, désirant pour son compte être délivré des liens de ce corps fragile, mais attendant de voir le (Messie) promis : car il savait le bonheur des yeux qui le verraient (Lc 10,23).

«Maintenant, dit-il, laissez partir votre serviteur.» Vous voyez ce juste, enfermé, pour ainsi dire, dans la prison de ce corps pesant, souhaiter sa délivrance pour commencer d'être avec le Christ : car «être délivré et avec le Christ est bien préférable» (Phil 1,23). Mais celui qui veut être libéré doit venir au temple, venir à Jérusalem, attendre l'Oint du Seigneur, recevoir dans ses mains

la Parole de Dieu et comme l'étreindre dans les bras de sa foi. Alors il sera libéré et ne verra point la mort, ayant vu la vie.

Vous voyez quelle abondance de grâce a répandue sur tous la naissance du Seigneur, et comment la prophétie est refusée aux incroyants (cf. I Cor 14,22), mais non pas aux justes. Voici qu'à son tour Siméon prophétise que notre Seigneur Jésus Christ est venu pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, pour faire entre justes et injustes le discernement des mérites et, selon la valeur de nos actes, nous décerner, en juge véridique et équitable, soit les supplices, soit les récompenses.

«Et votre âme à vous, dit-il, sera traversée d'un glaive.» Ni l'Écriture ni l'histoire ne nous apprend que Marie ait quitté cette vie en subissant le martyre dans son corps; or, ce n'est pas l'âme, mais le corps, qu'un glaive matériel peut transpercer. Ceci nous montre donc la sagesse de Marie, qui n'ignore pas le mystère céleste; car «la parole de Dieu est vivante, puissante, plus aiguë que le glaive le mieux aiguisé, pénétrante jusqu'à diviser l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles; elle sonde les pensées du coeur et les secrets des âmes» (Héb 4,12) : car tout dans les âmes est à nu, à découvert devant le Fils, auquel les replis de la conscience n'échappent point.



Ainsi donc Siméon a prophétisé, une femme mariée avait prophétisé, une vierge avait prophétisé; il fallait encore une veuve pour qu'il n'y manquât aucun genre de vie, aucun sexe. C'est pourquoi Anne nous est présentée : les mérites de son veuvage et sa conduite obligent à la juger tout à fait digne d'annoncer la venue du Rédempteur de tous. Ayant détaillé ses mérites en un autre endroit, dans notre Exhortation aux veuves, nous ne croyons pas devoir les reprendre ici, pressés que nous sommes d'aborder un autre sujet. Pourtant ce n'est pas sans intention qu'ont été mentionnés les quatre-vingt-quatre ans atteints dans son veuvage; car ces sept douzaines et ces deux quarantaines semblent indiquer un nombre sacré.

Luc 2,41-52. Jésus au milieu des docteurs.

«Et lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans.»

C'est à sa douzième année, comme nous le disons, que l'enseignement du Seigneur prend son point de départ : car un même nombre de messagers était réservé à la prédication de la foi. Ce n'est pas non plus sans dessein qu'oublant ses parents selon la chair – Lui qui, même en sa vie incarnée, était rempli de la sagesse de Dieu et de sa grâce – au bout de trois jours Il est retrouvé au temple; c'était le signe que, trois jours après sa triomphante Passion, Il devait, ressuscité, se présenter à notre foi sur le trône du ciel et parmi les honneurs divins, Lui que l'on croyait mort.

«Qu'est-ce à dire ? vous me cherchiez ? ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ?»

Il y a dans le Christ deux filiations : l'une est de son Père, l'autre de sa Mère. La première, par son Père, est toute divine, tandis que par sa Mère Il s'est abaissé à nos labeurs et à nos usages. Dès lors tout ce qui, dans ses actes, dépasse la nature, l'âge, la coutume, ne doit pas être attribué aux facultés humaines, mais rapporté aux énergies divines.

Ailleurs sa Mère le pousse à un acte mystérieux (Jn 2,3); ici cette Mère est reprise de réclamer encore qu'il agisse en homme. Mais, comme ici on le montre âgé de douze ans, comme là on nous apprend qu'il a des disciples, vous voyez que cette Mère a été renseignée sur son Fils au point de réclamer de sa maturité un mystère, elle que déconcertait chez l'enfant ce prodige.

«Et Il vint à Nazareth, et Il leur était soumis.»

Maître de vertu, pouvait-Il moins faire que remplir les devoirs de la piété filiale ? Et nous sommes étonnés de sa déférence envers son Père quand Il se soumet à sa Mère ? Ce n'est certes pas la faiblesse, mais la piété qui fait cette dépendance, bien que, sortant de son antre tortueux, le serpent de l'erreur lève la tête et, de ses entrailles de vipère, vomisse le venin. Quand le Fils se dit envoyé, l'hérétique en appelle au Père plus grand pour déclarer imparfait ce fils qui peut avoir plus grand que Lui, pour affirmer qu'il a besoin d'un secours étranger, puisqu'il est envoyé. Est-ce également par besoin d'un secours humain qu'il obéissait aux ordres de sa Mère ? Il déférait à la créature humaine, Il déférait à sa servante – car c'est elle qui le dit : «Voici la servante du Seigneur» – Il déférait à son père putatif; et sa déférence envers Dieu vous étonne ? Déferer à un homme serait donc piété, déferer à Dieu, faiblesse ? Qu'au moins l'humain vous fasse apprécier le divin et reconnaître quel amour est dû à un père. «Le Père honore le Fils» (Jn 8,54) : vous ne voulez pas que le Fils honore le Père ? Le Père, parlant du Ciel, déclare se complaire en son Fils : vous ne voulez pas que le Fils, couvert du vêtement d'une chair humaine, exprimant dans le langage de l'homme un sentiment humain, déclare son Père plus grand que Lui ? Car si «le Seigneur est grand, et digne de toute louange, et sa grandeur est sans bornes» (Ps 144,3), il est certain qu'une grandeur qui n'a pas de bornes ne peut recevoir d'accroissement. Mais pourquoi ne pas entendre et ne pas admettre avec religion l'obéissance du Fils au Père dans le corps qu'il a pris, quand j'admets avec religion l'hommage du Père au Fils ? Apprenez plutôt les préceptes qui vous seront utiles, et reconnaissez des exemples de piété filiale. Apprenez ce que vous devez à vos parents quand vous lisez que le Fils ne se sépare du Père ni par la volonté, ni par l'activité, ni dans le temps. S'ils sont deux personnes, par la puissance Ils ne font qu'un. Et encore ce Père céleste n'a-t-Il pas connu le travail de la génération; vous avez, vous, coûté à votre mère la perte de son intégrité, le sacrifice de sa virginité, les périls de l'enfantement, à votre mère les fatigues prolongées, à votre mère les angoisses prolongées, car, la malheureuse ! en ces fruits tant désirés elle risque encore plus, et la naissance qu'elle a souhaitée la délivre de son travail, non de ses craintes. Que dire du souci des pères pour l'éducation de leurs fils, de leurs charges multipliées par les besoins d'autrui, des semences jetées par le laboureur et qui profiteront à l'âge suivant ? Tout cela ne doit-il pas au moins se payer en soumission ? Comment ! l'ingrat trouve que son père vit trop longtemps, et la communauté de patrimoine le gêne, quand le Christ n'écarte pas des cohéritiers !

Luc 3,1-20. Prédication de saint Jean-Baptiste.

«Le Verbe de Dieu se reposa sur Jean, fils de Zacharie, au désert.»

Avant de rassembler l'Eglise, le Fils de Dieu agit en son serviteur. C'est donc à propos que saint Luc montre le Verbe de Dieu se reposant sur Jean, fils de Zacharie, au désert; ainsi l'Eglise part non d'un homme, mais du Verbe. C'est elle en effet qui est le désert, car «les fils de la désertée sont plus nombreux que ceux de l'épousée» (Is 54,1). C'est encore à elle qu'il a été dit : «Réjouis-toi, stérile» (Ib.) et «exulte, désert» (Ib., 3,9) : car elle n'était pas encore cultivée par le travail d'un peuple d'étrangers, et ces arbres qui pourraient porter des fruits n'en étaient pas encore à élever la cime de leurs mérites. Il n'était pas encore venu, celui qui devait dire : «Je suis comme un olivier fertile dans la maison du Seigneur» (Ps 51,10); la vigne céleste n'assurait pas

encore des fruits à ses sarments (Jn 15,1) par le canal de ses paroles. Donc la parole se fit pour que la terre auparavant déserte nous produisît son fruit; le Verbe se fit, la voix suivit : car le Verbe opère d'abord au-dedans, puis la voix fait son office. Aussi David dit-il : «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé» (Ps 115,1) : il a d'abord cru pour pouvoir parler.

Donc «le Verbe se fit», pour que saint Jean-Baptiste prêchât la pénitence. Et de ce fait beaucoup appliquent à saint Jean la figure de la Loi, parce que la Loi a pu dénoncer le péché, elle n'a pu le pardonner; car quiconque suivait la voie des Gentils est par la Loi ramené de son égarement, détourné du crime, exhorté à la pénitence pour obtenir grâce. Or «la Loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean» (Lc 16,16), et Jean est le précurseur du Christ : de même la Loi annonce l'Église, comme la pénitence la grâce. Saint Luc a donc bien fait d'user de brièveté pour proclamer Jean prophète, en disant que sur lui descendit la parole de Dieu, sans rien ajouter d'autre : car on n'a pas besoin de faire ses preuves quand on est rempli de la parole de Dieu. Il n'a dit qu'un mot, qui explique tout. Par contre, saint Matthieu et saint Marc ont voulu le montrer prophète en son vêtement, sa ceinture, sa nourriture, puisqu'il eut un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir sur les reins et qu'il mangeait des sauterelles et du miel sauvage. Le Précurseur du Christ ne supportait pas de laisser perdre les dépouilles des bêtes immondes et, par le signe de son vêtement même, il présageait la venue du Christ, qui, prenant sur lui la monstruosité, imprégnée des souillures de nos actions ignobles, des péchés de la gentilité immonde, se dépouillerait sur le trophée de la croix du vêtement de notre chair. Mais que veut dire ce pagne, cette ceinture de cuir, sinon que cette chair, qui jusque-là avait coutume d'alourdir l'âme, a commencé après la venue du Christ à être non plus une gêne mais un baudrier ? Car selon David «nous avons suspendu nos lyres aux saules» (Ps 136,2) a et selon l'Apôtre nous n'avons pas confiance dans la chair et nous avons confiance dans le corps (Phil 3,3); nous ne l'avons pas dans les plaisirs, nous l'avons dans les souffrances, animés que nous sommes par un sentiment de ferveur spirituelle et ceints pour exécuter tous les commandements du ciel, l'âme dévouée et en éveil, le corps équipé et dégagé. La nourriture morne du prophète indique sa mission, annonce le mystère. Est-il chose aussi vaine et inutile pour l'homme que la récolte des sauterelles, et chose si féconde quant au mystère du prophète ? Plus les sauterelles sont dépourvues d'utilité, impropres à tout usage, se dérochant au toucher, sautant ça et là, rauques dans leur cri, plus elles conviennent et sont aptes à figurer le peuple des nations, qui, sans labeur utile, sans œuvre fructueuse, sans pondération, émettant le son inarticulé de ses murmures, ignorait la parole de vie. Ce peuple est donc la nourriture des prophètes; car plus nombreux est le peuple qui se rassemble, plus s'accroît et abonde la récolte de la bouche des prophètes. La suavité de l'Église est également préfigurée dans le miel sauvage, qui ne se trouve pas dans la ruche de la Loi comme produit par le peuple juif, mais est éparpillé dans les champs et sous le feuillage des forêts par l'égaré des Gentils, selon la parole : «Nous l'avons trouvée dans les champs de la forêt» (Ps 131,6). Et celui-ci mangeait du miel sauvage pour annoncer que les peuples se rassasieraient du miel du rocher, ainsi qu'il est écrit : «Et il les a rassasiés du rocher de miel» (Ps 80,17). Ainsi encore les corbeaux nourrirent Élie au désert d'aliments qu'ils apportèrent et d'un breuvage qu'ils lui procurèrent : signe que les peuples des nations, hideux par la noirceur de leur conduite, qui jusque-là demandaient leur nourriture aux cadavres fétides, offriraient maintenant en eux-mêmes et apporteraient aux prophètes leurs aliments; car la nourriture des Prophètes, c'est l'accomplissement de la volonté divine, comme le Seigneur lui-même l'a déclaré en ces termes : «Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé» (Jn 4,34).

«Une voix crie dans le désert.»

Il est bien d'appeler voix Jean, le Précurseur du Verbe. Car Jean lui-même, à la question : «Que dites-vous de vous-même ?» a répondu : «Je suis la voix qui crie dans le désert» (Jn 1,22 sqq.). S'il dit : «Celui qui vient après moi s'est trouvé avant moi», c'est que la voix précède, qui est inférieure; puis vient le Verbe, qui est supérieur. C'est également pourquoi Il voulut être baptisé par Jean, parce que chez les hommes le Verbe a sa consécration dans la parole du docteur. Peut-être encore Zacharie a-t-il retrouvé la voix parce qu'il a nommé la voix.

«Race de vipères, qui vous a appris à fuir devant la colère qui vient ? faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne vous prenez pas à dire : notre père est Abraham. Or je vous le dis, Dieu a le pouvoir de tirer de ces pierres des enfants d'Abraham.»



C'est, semble-t-il, la dénonciation de la perversité des Juifs, qui, souillés par le venin de leur âme malveillante, aiment les ondulations des serpents et leurs cachettes souterraines au lieu des mystères de la connaissance de Dieu. Pourtant les paroles «qui vous a appris à fuir devant la colère qui vient ?» montrent que la miséricorde de Dieu leur a donné la prudence pour faire pénitence de leurs fautes en conjurant par une prévoyante dévotion le redoutable jugement à venir. C'est donc à la race, non à la descendance, qu'il faut rapporter cette comparaison des vipères. Ou peut-être, selon qu'il est écrit : «Soyez prudents comme les serpents» (Mt 10,16), c'est montrer qu'ils ont la prudence naturelle, voyant leur avantage et empressés à le demander, mais ne renonçant pas

encore à leurs fautes. Et on les avertit de se réclamer plutôt de l'éclat de leurs oeuvres que de la noblesse de leur race, attendu que la naissance ne confère aucun privilège si elle n'est appuyée par l'héritage de la foi : celle-ci, par le vouloir de Dieu, va être transférée aux peuples de la gentilité, comme il l'a révélé en ces termes prophétiques : «Dieu, dit-il, a le pouvoir de tirer de ces pierres des enfants d'Abraham.» Car, bien que Dieu puisse transformer et interchanger les diverses espèces, pourtant, trouvant plus de profit dans le mystère que dans le miracle, je ne dois reconnaître en ce message du Christ rien autre que la construction de l'Église naissante, qui, bâtie non de quartiers de roc mais de pierres vivantes, s'élève en demeure de Dieu et jusqu'au faite du temple par la conversion de nos cœurs. Oui, Dieu se préparait à amollir la dureté de nos âmes et à tirer de ces pierres d'achoppement des adeptes de la religion. Pouvaient-ils passer pour autre chose que des pierres, ces serviteurs de pierres, semblables assurément à elles, eux qui les façonnaient (Ps 113,16) ? Il est donc prophétisé que la foi sera déposée dans les cœurs de pierre des Gentils, et les oracles promettent que la foi rendra fils d'Abraham ceux chez qui la dureté du coeur avait engendré une âme de pierre, un naturel insensible et sans raison. Car si la sentence de l'Apôtre a comparé à des pierres vivantes les hommes affermis dans la vigueur de la foi, selon qu'il est écrit : «Et vous, telles des pierres vivantes, vous formez une demeure spirituelle, pour un sacerdoce saint, pour offrir des victimes spirituelles» (I Pierre 2,5), en un sens bien plus profond, semble-t-il, la parole du prophète compare ici à des pierres les hommes qui avaient perdu le sentiment et l'esprit humain au point de croire que les pierres pouvaient abriter une réalité divine; ainsi étaient-ils eux-mêmes changés en pierres, non quant à la nature de leur corps, mais quant à l'état de leur âme. Aussi bien sont-ils descendants d'Abraham selon la chair ceux qui sont appelés princes de Sodome (Is 1,10) et parois blanchies (Ac 23,3). Ainsi les privilèges de la race s'acquièrent par la ressemblance des mœurs plus que par la ligne des ancêtres.

Et même, pour vous montrer que les hommes ont été comparés à des pierres, le prophète a également comparé les hommes à des arbres, en ajoutant : «Déjà la cognée est mise à la racine des arbres.» Ce changement d'emblème a pour dessein de faire comprendre, par une gradation dans la comparaison, qu'il y a déjà chez l'homme un certain progrès et apprivoisement; car, jusque-là in-formes d'aspect, dépourvus d'ornements, stériles et sans fruit, sans raison pour progresser, les voici représentés sous la figure des arbres, qui, par un avantage presque spirituel de leur nature, sont de belle apparence, agréables d'aspect, fertiles et fructueux, poussent leur cime, étendent leurs branches, sont chargés de fruits, revêtus de feuillage. Et plaise à Dieu que nous puissions imiter le naturel des arbres féconds et, par l'accroissement de nos mérites, soutenus par les racines d'une persévérante humilité, élevés de terre, beaux à voir, hausser la cime vigoureuse de nos oeuvres fructueuses, de peur que la cognée du cultivateur évangélique ne tranche à la racine un tronc sauvage ! car «malheur à moi, si je n'évangélise pas !» (I Cor 9,6). Mais ceci est la parole d'un Apôtre; malheur à moi, si je ne pleure mes péchés ! malheur à moi, si

je ne me lève pas au milieu de la nuit pour vous louer ! (Ps 118,62) malheur à moi, si je trompe mon prochain ! malheur, si je ne dis pas la vérité ! La cognée est déjà sur la racine : fasse qui le peut du fruit de grâce, qui le doit du fruit de pénitence ! Le Seigneur est là pour recueillir le fruit, donner la vie aux féconds, découvrir les stériles. Voici trois années qu'il vient (Lc 13,7) et Il n'a pu trouver du fruit chez les Juifs : puisse-t-il en trouver chez nous ! Il va faire abattre ceux qui n'ont pas de fruit pour qu'ils n'encombrent pas le sol; mais à ceux qui n'ont pas encore de fruit de faire effort pour en rapporter à l'avenir ! Le bon cultivateur du champ interviendra pour nous les stériles, pour nous les infructueux, afin qu'on nous accorde un délai, qu'on use de patience : peut-être nous aussi pourrons-nous porter quelque fruit pour Dieu ...

Le saint Baptiseur donne encore la réponse qui convient à chaque profession humaine, celle qui est unique pour tous : aux publicains, par exemple, de ne pas exiger plus que la taxe, aux soldats de ne pas faire tort, de ne pas chercher à piller, leur rappelant que la solde de l'armée a été instituée pour que la recherche de leur subsistance ne déchaîne pas le brigandage. Mais ces préceptes, et les autres, sont propres à chaque fonction; la miséricorde est d'un usage commun, donc le précepte commun : à toute fonction, à tout âge elle est nécessaire jet tous doivent l'exercer. Ni le publicain ni le soldat n'en sont exemptés, ni l'agriculteur ou le citoyen, le riche ou le pauvre : tous ensemble sont avertis de donner à celui qui n'a pas. Car la miséricorde est la plénitude des vertus; aussi à tous est proposée la règle de la vertu achevée : ne pas être avare de ses vêtements et de ses aliments. Cependant la miséricorde même garde une mesure selon les ressources de la condition humaine, en sorte que chacun ne se dépouille pas entièrement mais partage ce qu'il a avec le pauvre.

«Comme le peuple se demandait et pensait au fond du cœur si Jean ne serait pas le Christ en personne, il leur adressa ces paroles : Moi, je vous baptise dans l'eau pour la pénitence» (Mt 13,11). Jean voyait donc les secrets des cœurs; mais voyons de qui vient cette grâce. Comment sont découverts aux prophètes les secrets des cœurs ? Paul l'a montré en ces termes : «Les secrets mêmes de son cœur seront dévoilés et, se prosternant sur la face, il adorera Dieu, proclamant que vraiment Dieu est parmi vous» (I Cor 14,25). C'est donc le don de Dieu qui révèle, non la puissance de l'homme, qui est aidé par le bienfait divin plutôt qu'il ne voit par une faculté naturelle.

Or à quoi aboutit cette pensée des Juifs, sinon à prouver que, selon les Écritures, le Christ est venu ? Il y avait quelqu'un d'attendu et c'est bien Celui que l'on attendait qui est venu, non celui qu'on n'attendait pas. Or est-il plus grande folie que de reconnaître quelqu'un dans un autre et de ne pas croire qu'il soit en lui ? Ils pensaient qu'il viendrait par une femme, ils ne croient pas qu'il est venu par une vierge. Y avait-il naissance, selon la chair, plus digne de Dieu que celle-ci : le Fils immaculé de Dieu sauvegardant, même pour prendre corps, la pureté d'une naissance immaculée ? Et certes le signe de l'avènement divin avait été constitué dans l'enfantement d'une vierge, non d'une femme (Is 7,14).

«Moi, je vous baptise dans l'eau.»

Il s'est empressé de prouver qu'il n'est pas le Christ, puisqu'il accomplit un ministère visible. Car l'homme subsistant en deux natures, savoir l'âme et le corps, la partie visible est consacrée par des éléments visibles, l'in-visible par un mystère invisible : l'eau nettoie le corps, l'Esprit purifie les fautes de l'âme. Nous accomplissons l'un, nous appelons l'autre, encore que, sur la fontaine même, la divinité souffle sa sanctification; car l'eau n'est pas toute l'ablution, mais ces deux choses ne peuvent se séparer; c'est pourquoi autre fut le baptême de pénitence, autre est le baptême de grâce, celui-ci comportant les deux éléments, celui-là un seul. Car les fautes appartenant en commun à l'âme et au corps, la purification aussi devait leur être commune. saint Jean a donc fort bien répondu : montrant qu'il avait compris ce qu'ils remuaient dans leur cœur et, comme s'il n'avait pas compris, esquivant toute jalousie de grandeur, il a montré, non par sa parole mais par ses oeuvres, qu'il n'était pas le Christ. L'affaire de l'homme, c'est de faire pénitence de ses fautes; c'est le bienfait de Dieu que d'accomplir la grâce du mystère.

«Mais voici venir plus fort que moi.»

Il n'a pas établi cette comparaison pour dire que le Christ est seulement plus fort que lui ? car entre le Fils de Dieu et un homme il ne pouvait y avoir aucune comparaison ? mais parce qu'il y a bien des forts. Le diable aussi est fort, car «personne ne peut enlever ses meubles à un fort sans avoir d'abord enchaîné ce fort» (Mc 3,27). Donc il y a bien des forts, mais de plus fort il n'y a que le Christ. Aussi bien il s'est tellement gardé de se comparer qu'il a ajouté : «Je ne suis pas digne de porter ses chaussures» (Mt 3,11), montrant que la grâce pour prêcher l'évangile a été dévolue aux apôtres, qui sont chaussés pour l'évangile (Ep 6,15). Il semble pourtant que, s'il parle ainsi, c'est que souvent Jean personnifie le peuple des Juifs, et c'est à quoi l'on rapporte cette parole : «Il faut qu'il grandisse et que je diminue» (Jn 3,30) : il fallait en effet que le peuple des Juifs fût amoindri, que grandît dans le Christ le peuple chrétien. D'ailleurs Moïse aussi personnifiait le peuple; mais il portait la chaussure non du Seigneur mais de ses pieds. Ceux-là ont chaussé une chaussure qui peut-être n'était pas celle de leurs pieds, mais celui-ci reçoit l'ordre de détacher la chaussure de ses pieds (Ex 3,5), afin que les pas de son coeur et de son âme, dégagés des entraves et des liens du corps, s'engagent dans les voies de l'esprit. Quant aux apôtres, ils avaient quitté la chaussure du corps lorsqu'ils furent envoyés sans chaussure, sans bâton, sans besace, sans ceinture (Mt 10,9 sqq.); mais ils n'ont pas sur l'heure porté les chaussures du Seigneur. Peut-être est-ce après la résurrection qu'ils commencèrent de les porter; car auparavant ils étaient avertis de ne dire à personne les actions du Maître (Lc 8,56), et plus tard il leur est dit : «Allez dans le monde entier et prêchez l'évangile» (Mc 16,15), afin qu'avançant les pas de la prédication évangélique, ils promènassent par tout le monde la suite des actions du Seigneur. Ainsi la chaussure nuptiale, c'est la prédication de l'évangile; mais il sera plus à propos de nous en expliquer dans un autre endroit. «C'est Lui qui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. Il tient le van dans sa main, et Il va nettoyer son aire et ramasser le blé dans son grenier; quant aux pailles, Il les brûlera dans un feu qui ne s'éteindra pas.» «Il tient le van dans sa main.» Cet emblème du van indique que le Seigneur a le droit de faire le départ entre les mérites : car, lorsque les blés sont vannés dans l'aire, le plein est séparé du vide, le fructueux du sec, par une sorte de contrôle que fait le souffle de l'air. Cette comparaison montre donc que le Seigneur, au jour du jugement, fera le départ entre les mérites et les fruits de la solide vertu et la légèreté stérile de la vaine jactance et des actions vides, pour placer les hommes d'un mérite achevé dans la demeure du ciel. Car pour être le fruit à point, il faut avoir mérité d'être conforme à Celui qui, tel le grain de blé, est tombé pour porter en nous des fruits abondants, qui déteste la paille, qui n'aime pas les oeuvres stériles. Aussi «devant Lui brûlera un feu» (Ps 96,3) d'une nature non nuisible, puisqu'il consumera les mauvais produits de l'iniquité, fera ressortir l'éclat du bon aloi.

Luc 3,21-24. Baptême du Christ.

«Or il advint que, tout le peuple ayant été baptisé, comme Jésus aussi avait été baptisé et priait, le ciel s'entrouvrit et l'Esprit saint descendit sur Lui sous forme corporelle, comme une colombe, et une voix se fit entendre du ciel : Vous êtes mon Fils, en vous je me complais.»

Le Seigneur a donc été baptisé : Il voulait non pas être purifié mais purifier les eaux, afin que, lavées par la chair du Christ qui n'a pas connu le péché, elles eussent le pouvoir de baptiser. Ainsi quiconque vient au bain du Christ y laisse ses péchés. Or l'évangéliste saint Luc s'est sagement borné à résumer ce qu'avaient dit les autres et a donné à entendre que le Seigneur fut baptisé par Jean, plutôt qu'il ne l'a exprimé. Quant au motif de ce baptême du Seigneur, le Seigneur même s'en explique par ces mots : «Laisse faire à présent : c'est ainsi qu'il nous sied d'accomplir toute justice» (Mt 3,15). Dieu ayant donc tant fait, par une faveur divine, que, pour la construction de son Église, après les patriarches, les prophètes, les anges, le Fils unique de Dieu est descendu et venu au baptême, ne reconnaissons-nous pas avec quelle vérité, combien divinement il a été dit de l'Église : «Si le Seigneur ne se construit une demeure, en vain travaillent ceux qui la construisent ?» Et rien de surprenant à ce que l'homme ne puisse construire, puisqu'il ne peut garder : «Si le Seigneur ne garde la cité, en vain veillent ceux qui la gardent.» Ainsi parle certain psaume (Ps 126,1). J'oserai pourtant dire à mon tour que l'homme ne peut s'engager dans une voie s'il n'a le Seigneur pour l'y précéder; aussi est-il écrit : «Tu marcheras à la suite du Seigneur ton Dieu» (Dt 13,4) et «c'est le Seigneur qui conduit les pas de l'homme» (Pro 20,24). Enfin tel parfait, qui comprenait que sans le Seigneur il ne pouvait marcher, a dit : «Enseignez-moi vos voies» (Ps 24,4). Et, pour en venir à l'histoire – car nous n'y devons pas simplement puiser la suite des faits, mais encore ordonner nos actions à l'imitation de ce qui est écrit – le peuple sortit d'Égypte; il ignorait la voie qui devait le conduire à la Terre sainte; Dieu envoya une colonne de feu

afin que, pendant la nuit, le peuple connût son chemin; il envoya aussi pendant le jour une colonne de nuée pour qu'ils ne déviassent ni à droite ni à gauche. Mais vous n'en êtes pas, ô homme, à mériter vous aussi une colonne de feu; vous n'avez pas Moïse, vous ne recevez pas de signe; car, maintenant que le Seigneur est venu, la foi est requise, les signes sont retirés. Craignez le Seigneur et comptez sur le Seigneur; car «le Seigneur enverra les anges autour de ceux qui le craignent, et Il les délivrera» (Ps 33,8). Vous voyez bien que partout la puissance du Seigneur collabore avec les efforts de l'homme, en sorte que personne ne peut construire sans le Seigneur, personne garder sans le Seigneur, personne entreprendre chose quelconque sans le Seigneur. Aussi, selon l'Apôtre, «que vous mangiez ou buviez, faites tout à la gloire de Dieu» (I Cor 10,31), au nom de notre Seigneur Jésus Christ : car en deux épîtres il nous a prescrit d'agir, ici «au nom de notre Seigneur Jésus Christ» (Col 3,17), là «à la gloire de Dieu» : vous saurez ainsi que le Père et le Fils ont la même gloire et la même puissance et qu'il n'y a aucune différence quant à la divinité entre le Père et le Fils, qui, pour nous protéger, ne sont pas en désaccord.

David m'a donc appris que personne, sans le Seigneur, ne construit la maison, ne garde la cité. Moïse aussi m'a appris que nul autre que Dieu n'a fait le monde; car «au commencement Dieu fit le ciel et la terre» (Gen 1,1). Il m'a également appris que Dieu a fait l'homme par son travail, et ce n'est pas sans dessein qu'il a écrit : «Dieu façonna l'homme du limon de la terre et souffla sur son visage un souffle de vie» (Ib., 2,7), pour vous faire remarquer comme une activité de Dieu pour construire l'homme par une sorte de travail corporel. Il m'a encore appris que Dieu a aussi fait la femme : car «Dieu envoya le sommeil à Adam, et il s'endormit; et Il prit une côte à son flanc et Il reforma sa chair. Et le Seigneur Dieu façonna en femme la côte qu'il avait prise à Adam» (Ib., 2,21 sqq.). Ce n'est pas en vain, ai-je dit, que Moïse montre Dieu travaillant pour Adam et Eve comme avec des mains de chair. Pour le monde, Dieu ordonna qu'il se fit, et il fut fait; et par ce seul mot l'Écriture indique l'achèvement de l'ouvrage du monde; on en vient à l'homme, et le prophète a pris soin de nous montrer pour ainsi dire les mains mêmes de Dieu au travail. Ce façonnement par Dieu de ces ouvrages me pousse à entendre ici je ne sais quelle chose en plus de ce que je lis. L'Apôtre vient en aide à mon embarras, et ce dont je ne comprenais pas, moi, le sens «c'est l'os de mes os et la chair de ma chair, et celle-ci sera appelée femme parce qu'elle a été prise de son homme» (Ib., 2,23), il me l'a révélé dans l'Esprit saint en disant : «C'est là un grand mystère.» Quel mystère ? «C'est qu'à deux ils ne seront qu'une chair, et que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme», et «parce que nous sommes membres de son corps, faits de sa chair et de ses os» (Éph 5,30-32). Qui est cet homme pour qui la femme doit quitter ses parents ? L'Église a quitté ses parents, elle a rassemblé des peuples de la gentilité, à qui il est dit prophétiquement : «Oublie ton peuple et la demeure de ton père» (Ps 44,11). Pour quel homme ? Ne serait-ce pas pour Celui dont Jean a dit : «Après moi vient un homme qui a passé devant moi ?» (Jn 1,30) De son côté, comme Il dormait, Dieu a pris une côte; car c'est lui «qui a dormi, qui s'est reposé et qui s'est relevé parce que le Seigneur l'a recueilli» (Ps 3,6). Quelle est sa côte sinon sa puissance ? Car c'est au moment même où le soldat ouvrit son côté que soudain sortit l'eau et le sang qui fut répandu pour la vie du monde (Jn 19,34). Cette vie du monde est la côte du Christ, c'est la côte du second Adam; car «le premier Adam fut âme vivante, le dernier Adam esprit vivifiant» (I Cor 15,45); le dernier Adam, c'est le Christ, la côte du Christ, c'est la vie de l'Église. Nous sommes donc «membres de son corps, faits de sa chair et de ses os» (Éph 5,30). Et peut-être est-ce de cette côte qu'il a dit : «Je sens qu'une puissance est sortie de moi» (Lc 8,46). C'est la côte qui est sortie du Christ et n'a pas amoindri son corps; car c'est une côte non corporelle, mais spirituelle; or l'esprit ne se partage pas mais «partage à chacun comme il veut» (I Cor 12,11). Voilà Eve, mère de tous les vivants. Car si vous comprenez : «Vous cherchez Celui qui vit avec les morts» (Lc 24,5), vous comprenez qui sont les morts : sans le Christ, n'ayant point part à la vie, car c'est n'avoir point part au Christ, puisque le Christ est la vie. La mère des vivants, c'est donc l'Église que Dieu a construite ayant pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même, en qui tout l'édifice est appareillé et s'élève pour former un temple (Éph 2,20).

Que Dieu vienne donc; qu'il construise la femme : l'autre comme aide d'Adam, celle-ci pour le Christ : non pas que le Christ réclame un auxiliaire, mais parce que nous désirons, nous, et cherchons à parvenir à la grâce du Christ par l'Église. Maintenant encore elle se construit, maintenant encore elle se forme, maintenant encore la femme est façonnée, maintenant encore elle est créée. Aussi l'Écriture a-t-elle usé d'une expression nouvelle, que nous sommes surélevés sur le fondement des apôtres et des prophètes (Éph 2,20). Maintenant encore la maison spirituelle s'élève pour un sacerdoce saint (I Pierre 2,5). Venez, Seigneur Dieu, construisez cette femme,

construisez la cité. Que votre serviteur vienne aussi; car je crois à votre parole : «C'est lui qui me construira la cité» (Is 45,13). Voici la femme, mère de tous, voici la demeure spirituelle, voici la cité qui vit à jamais, car elle ne saurait mourir : c'est bien elle la cité de Jérusalem, que maintenant l'on voit sur terre mais qui sera transportée au-dessus d'Élie ? Elie était une unité ? transportée au-dessus d'Enoch, de la mort duquel il n'est pas question : car lui «fut enlevé pour que le mal ne lui changeât pas le coeur» (Sag., IV, 11), tandis que celle-ci est aimée du Christ comme étant glorieuse, sainte, sans tache, sans ride (Éph 5,27). Et combien tout le corps n'a-t-il pas plus de titres que lui à être enlevé ! Telle est, en effet, l'espérance de l'Église : elle sera certainement emportée, enlevée, transportée au ciel. Voyez : Elie fut emporté sur un char de feu, l'Église sera emportée. Vous ne me croyez pas ? Croyez-en du moins Paul, en qui le Christ a parlé : «Nous serons emportés, dit-il, sur les nuées au-devant du Christ dans les airs; et de la sorte nous serons pour toujours avec le Seigneur» (I Th 4,17). Pour la construire donc, beaucoup sont envoyés : envoyés les patriarches, envoyés les prophètes, envoyé l'archange Gabriel; d'innombrables anges y sont appliqués, et la multitude de l'armée céleste loue Dieu parce que la construction de cette cité se faisait proche. Beaucoup y sont envoyés, mais le Christ seul la construit; pourtant Il n'est pas seul, parce que le Père est présent; et s'il est seul à construire, Il ne revendique pas pour Lui seul le mérite d'une telle construction. Il est écrit du temple de Dieu que construisit Salomon, et qui figurait l'Église, qu'ils étaient soixante-dix mille à transporter sur leurs épaules et quatre-vingt mille tailleurs de pierres (II Sam 3). Que ces anges viennent, que viennent les tailleurs de pierres, qu'ils taillent le superflu de nos pierres, qu'ils en polissent les aspérités; que viennent aussi ceux qui portent sur les épaules; car il est écrit : «On les portera sur les épaules» (Is 49,22).

Il vient donc à Jean, – puisque vous êtes renseignés sur le reste – Il vient au baptême de Jean. Mais le baptême de Jean comportait le repentir des fautes; aussi Jean l'arrête-t-il, Lui disant : «C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ?» (Mt 3,14); pourquoi venir à moi, vous qui n'avez pas de péché ? Celui-là doit être baptisé qui est pécheur, mais Celui qui n'a pas commis de péché, pourquoi demanderait-Il le bain de pénitence ?

«Laisse pour le moment», dit-Il – c'est-à-dire tandis que se construit, l'Église – «il nous sied d'accomplir toute justice» (Ib., 15). Qu'est la justice, sinon la miséricorde ? car «Il a distribué, Il a donné aux pauvres : sa justice demeure à jamais» (Ps 111,9). Il m'a donné à moi pauvre, Il m'a donné à moi indigent la grâce que je n'avais pas auparavant : sa justice demeure donc à jamais. Qu'est-ce que la justice, sinon d'entreprendre le premier ce que vous voulez que fasse autrui et d'encourager les autres par votre exemple ? qu'est-ce que la justice, sinon qu'ayant pris chair, loin d'écartier comme étant Dieu la sensibilité ou les servitudes de la chair, Il triomphât de la chair comme homme pour m'enseigner à en triompher ? car Il m'a enseigné de quelle manière je pourrais donner à cette chair, souillée et encrassée par les vices de la terre auxquels elle est sujette, la sépulture quant aux crimes, le renouveau des vertus. O prévoyance vraiment divine en l'abaissement même du Seigneur ! car plus profond a été l'abaissement, plus divine la prévoyance. Dieu se trahit par l'excès de ses affronts; et par l'emploi de ces remèdes, Lui qui n'avait besoin de nul remède, Il s'affirme Dieu. Y avait-il chose aussi divine, pour appeler les peuples, que de ne permettre à personne de se dérober au bain de grâce, quand le Christ ne s'est pas dérobé au bain de pénitence, à personne de se dire exempt de péché, quand le Christ est venu au remède des péchés ? Si pour nous le Christ s'est lavé, ou mieux s'il nous a lavés dans son corps, com-bien plus nous autres devons-nous laver nos fautes ! Quelle œuvre donc, quel mystère montre davantage Dieu, bien que Dieu soit en tout, que ceci : à travers le monde entier où est disséminée la race et le genre humain, à travers les distances et les espaces qui séparent les pays, en un moment, dans un seul corps, Dieu effaçant la dupe-rie de l'antique erreur, répandant la grâce du Royaume des cieux ? car seul Il s'est plongé, mais Il a relevé tout le monde; seul Il est descendu pour que nous remontions tous; seul Il s'est chargé des péchés de tous pour qu'en Lui les péchés de tous fussent purifiés. «Purifiez-vous» donc, comme le dit l'Apôtre (Jac 4,8), puisque Celui-là s'est purifié pour nous qui n'avait pas besoin de purification.

Ceci pour nous. Maintenant considérons le mystère de la Trinité. Nous disons que Dieu est unique, mais nous confessons le Père et nous confessons le Fils. Car, alors qu'il est écrit : «Vous aimez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que Lui seul» (Dt 10,20), le Fils a déclaré n'être pas seul en disant : «Mais je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi» (Jn 16,32). En ce moment aussi Il n'est pas seul : car le Père témoigne de sa présence, l'Esprit saint est là; jamais en effet la Trinité ne peut se séparer. Aussi bien «le ciel s'entrouvrit, l'Esprit saint descendit sous forme

corporelle, comme une colombe». Comment donc les hérétiques disent-ils qu'il est seul dans le ciel quand Il n'est pas seul sur terre ? Prenons garde au mystère. Pourquoi : «comme une colombe ?» c'est que la simplicité est requise pour la grâce du baptême, en sorte que nous soyons «simples comme des colombes» (Mt 10,16). La paix est requise pour la grâce du baptême, elle que, selon la figuration antique, une colombe apporta jadis à cette arche qui seule fut préservée du déluge. Ce que figurait cette colombe, je l'ai appris de Celui qui a maintenant daigné descendre sous l'aspect d'une colombe : Il m'a appris que par ce rameau, par cette arche étaient figurées la paix et l'Église et qu'au milieu même des cataclysmes du monde l'Esprit saint apporte à son Église la paix fructueuse. David aussi me l'a enseigné, quand, voyant dans une inspiration prophétique le mystère du baptême, il a dit : «Qui me donnera des ailes comme à la colombe ?» (Ps 54,7).

L'Esprit saint est donc venu; mais soyez attentifs au mystère. Il est venu au Christ, car «tout a été créé par Lui et subsiste en Lui» (Col 1,16 sqq.). Mais voyez la bienveillance du Seigneur, qui seul s'est soumis aux affronts, n'a pas seul recherché l'honneur. Et comment a-t-il construit l'Église ? «Je prierai mon Père, dit-Il, et Il vous enverra un autre Consolateur pour être avec vous à jamais, l'Esprit de vérité que ce monde ne peut accueillir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît» (Jn 14,16 sqq.). C'est donc à juste titre qu'il s'est montré corporellement, puisque dans la substance de sa divinité on ne le voit pas.

Nous avons vu l'Esprit, mais sous une apparence corporelle. Voyons aussi le Père. – Mais nous ne pouvons le voir. – Écoutons-le. Car Il est là ce Dieu bienveillant, Une délaissera pas son temple; Il veut construire toute âme, lui donner forme pour le salut; Il veut transporter les pierres vivantes de la terre au ciel. Il aime son temple, et nous, aimons-le. Aimer Dieu, c'est observer ses commandements; l'aimer, c'est le connaître : car «celui qui dit le con-naître et n'observe pas ses commandements est menteur» (I Jn 2,4). Comment en effet peut-on aimer Dieu si l'on n'aime pas la vérité, alors que Dieu est vérité (ib., 5,6) ?

Écoutons donc le Père; car le Père est invisible. Mais le Fils également est invisible en sa divinité, car «per-sonne n'a jamais vu Dieu» (Jn 1,18); donc, le Fils étant Dieu, en tant que Dieu le Fils ne se voit pas. Mais Il a voulu se montrer dans un corps; et comme le Père n'avait pas de corps, le Père a voulu nous prouver qu'il est pré-sent dans le Fils, en disant : «Vous êtes mon Fils, en vous je me complais.» Si vous voulez apprendre que le Fils est toujours présent avec le Père, lisez la parole du Fils qui dit : «Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends aux enfers, vous êtes présent» (Ps 138,8). Si vous désirez le témoignage du Père, vous l'avez entendu de Jean : ayez confiance en celui à qui le Christ s'est confié pour être baptisé, près de qui le Père a accrédité le Fils par une parole venue du ciel, en ces termes : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais». Où sont les Ariens, à qui déplaît ce Fils en qui le Père s'est complu ? Ce n'est pas moi qui le dis et ce n'est pas un homme quelconque qui l'a dit; car Dieu ne l'a pas désigné par un homme ni par des anges ni par des archanges, mais c'est la parole proférée du ciel par le Père même qui l'a marqué. Au reste ce même Père y est revenu ailleurs en ces termes : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais; écoutez-le (Mt 17,5); oui, écoutez-le quand Il dit : «Moi et mon Père nous sommes un» (Jn 10,30). Donc ne pas croire le Fils, c'est ne pas croire le Père; celui-ci est témoin pour son Fils : douter du Fils, c'est ne pas croire au témoignage du Père. Enfin quand Il dit : «En qui je me complais», ce qu'il loue dans son Fils n'est pas à un autre, mais à Lui. Qu'est-ce à dire : «En qui je me complais», sinon que tout ce qu'a mon Fils est mien, de même que le Fils a dit : «Tout ce qu'a mon Père est à moi» (Jn 16,15) ? La puissance d'une divinité sans différence fait qu'il n'y a nulle diversité entre le Père et le Fils, mais que le Père et le Fils ont part à un même pouvoir. Croyons au Père, dont les éléments ont répercuté la voix; croyons au Père, à la voix duquel les éléments ont prêté leur ministère. Le monde a cru dans les éléments, qu'il croie dans les hommes; il a cru par les objets inanimés, qu'il croie par les vivants; il a cru par ce qui est muet, qu'il croie par ceux qui parlent; il a cru par ce qui est sans intelligence, qu'il croie par ceux qui ont reçu l'intelligence pour connaître Dieu.